B 22
4
138
BLIOTECA NAZIONALE
ENTRALE - FIRENZE

B
1
BLIOTEC
ENTRAL

ŒUVRES

DE

C. A. DEMOUSTIER.

De l'Imprimerie de Ch. Fr. PATRIS, ci-devant Imprimeur de la Marine et des Colonies, quai Malaquais, No. 2, près la rue de Seine.

B. 22. 4. 138

LETTRES
A ÉMILIE,
SUR
LA MYTHOLOGIE.

PAR C. A. DEMOUSTIER,

QUATRIÈME PARTIE.

Heureux ceux qui se divertissent en s'instruisant!
TÉLÉMAQUE, Liv. 2.

DERNIÈRE ÉDITION.

A PARIS,

Chez ANT. AUG. RENOUARD, Libraire, rue Saint-André-des-Arcs, Nº. 42.

IX — 1801.

A ÉMILIE.

Quoi ! vous exigez, Emilie,
qu'au bruit des canons, des tambours,
je chante encor pour les Amours !
Hélas ! pourrai-je, mon amie,
de Flore et du Printemps, vous peindre les beaux jours,
quand le deuil de la mort s'étend sur ma patrie !

Ma muse, couverte du voile de la douleur, cherche, en silence, dans nos forêts profondes et sous nos antres solitaires, un asile où la Discorde et la Haine n'aient point encore pénétré. Là, gémissant sur le passé, déplorant le présent, et lisant dans un sinistre avenir, elle dépose tristement

sa lyre détendue jusqu'au retour incertain de la Paix, des Arts, de la Vertu et du Bonheur.

Si je propose à ces pinceaux légers
les exploits des héros, les plaisirs des bergers,
Adonis et Vénus foulant des lits de roses,
les nymphes, leurs amours et leurs métamorphoses,
l'esprit frappé de sinistres objets,
elle répand sur ces riants sujets,
un coloris lugubre et terne.
Eh! dit-elle, comment peindre le siècle d'or!
» Ses tableaux enchanteurs ont si peu de rapport
» avec celui de la lanterne! »

Cependant, quoi qu'elle en dise, je vais essayer de reprendre pour vous les pinceaux et la lyre. Vous le savez, c'est plutôt mon cœur que ma muse qui vous écrit; et s'il est des révolutions qui puissent

influer sur l'esprit, il n'en est point qui doivent influer sur le cœur. L'esprit tient à l'art, le sentiment à la nature; et seule, au milieu des changements universels, la nature ne change point.

Le tableau de l'espèce humaine
est un tableau mouvant. Là, des biens et des maux
la génération se succède et s'enchaîne.
Chaque acte, aux spectateurs, offre des traits nouveaux,
et les héros changent à chaque scène.

Tandis que sur eux Atropos
promène sa faulx homicide,
des siècles le torrent rapide,
vers le vaste abîme des temps,
roule chargé d'événements.
Cependant la simple Nature,
toujours égale dans son cours,
sur les cendres des morts, sur les débris des tours,
sème au printemps les fleurs et la verdure,

LETTRES
A ÉMILIE,
SUR
LA MYTHOLOGIE.

LETTRE XLVI.

DEMAIN matin, belle Emilie,
quand, sortant des bras du repos,
de mille roses embellie,
vous entr'ouvrirez vos rideaux;
quand la soigneuse modestie,
d'une ample gaze d'Italie
voilera le double contour
des charmes secrets que l'Amour
lorgne souvent d'un œil d'envie:
en un mot, quand il fera jour
pour l'amitié chez mon amie,
souffrez que j'admire de près,
sous votre nocturne coiffure,
ce coloris vermeil et frais,

cette blancheur naissante et pure
que ranime sur vos attraits
le doux repos de la nature.

Ainsi que l'abeille, au matin,
recueille un précieux butin
sur les fleurs qui viènent d'éclore,
mon pinceau long-temps incertain,
recueillera sur votre tein
des couleurs pour peindre l'Aurore.

En attendant que vous m'accordiez une séance pour son portrait, je vais vous crayonner son histoire, c'est-à-dire, ses amours; car c'est ordinairement là tout ce qu'on entend par l'histoire d'une jolie femme.

Fut-elle tendre ou cruelle?
quel fut son premier amant?
fut-il heureux et comment?
sut-il la rendre fidèle?
combien eut-il de rivaux?
combien de fois changeait-elle
par mois, par jour? D'une belle
voilà l'histoire en deux mots.

La plupart des auteurs assurent que l'Aurore est fille du Soleil et de la Terre. Quelques-uns la font fille de Titan. Cette seconde opinion s'accorde avec la première, puisque

Titan est le même que ce fameux géant (1), qui, dans sa marche brillante, éclaire et fertilise le monde.

Dès que le Soleil sort du lit de Thétis, l'Aurore monte sur un char doré, attelé de deux chevaux plus blancs que la neige Les roues du char tracent dans l'air un léger sillon de pourpre nuancé d'or et d'azur. La déesse arrive aux portes transparentes de l'Orient, et les ouvre avec ses doigts de rose; là, elle s'arrête sur un nuage, et d'un œil impatient elle attend le char de son père. Bientôt, au milieu de l'harmonie des sphères célestes, elle croit entendre le hennissement de ses quatre coursiers; son cœur palpite d'espérance et de joie; elle regarde encore, et distingue, à travers une vapeur enflammée, l'ardent Pyroïs, le léger Eoüs, le fougueux Ethon et l'indomptable Phlégon (2);

---

(1) L'univers, à sa présence,
semble sortir du néant.
Il prend sa course, il s'avance
comme un superbe géant.
J. B. Rousseau, *Ode 11, Liv. 1.*

(2) Noms des quatre coursiers du Soleil.

puis elle apperçoit son père lui-même, qui, de sa main immortelle, tient les rênes étincelantes. A cette vue, la fille du jour rougit de plaisir ; ses yeux versent des larmes de tendresse. Les zéphyrs les recueillent sur leurs ailes, et les répandent en rosée sur les fleurs. Ainsi, belle Emilie,

Quand je viens, sous votre croisée,
vous offrir un bouquet cueilli dès le matin,
sur ce présent qui tremble dans ma main,
si vous voyez trembler les pleurs de la rosée,
ne le refusez pas ; songez que chaque fleur
doit son éclat, doit sa fraîcheur,
et les doux parfums qu'elle exhale,
à la piété filiale.

Depuis long-temps l'Aurore, heureuse d'aimer son père, vivait sans imaginer qu'il existât un autre amour, lorsqu'elle apperçut dans les campagnes de Troye le beau Titon, fils de Laomédon et frère de Priam, roi des Troyens. Je vous ai déjà dit (1) qu'elle l'enleva, l'épousa, le rendit immortel, le vieillit en huit jours, et le fit changer en cigale. Ainsi l'Aurore ne connut que l'éclair de l'a-

(1) Voy. la Lettre XXXIII, seconde Partie, p. 105.

mour, et son bonheur s'évanouit comme un songe. Mais elle en fut bientôt dédommagée : en cessant d'être épouse, elle devint mère. Le fils qui lui rendit les traits de son époux, fut le célèbre Memnon.

Cette innocente et vive image
de celui qui vécut trop peu pour son bonheur,
en donnant le change à son cœur,
y remplissait le vuide du veuvage.
Quand une femme, tour à tour
heureuse épouse, heureuse mère,
presse contre son sein ses enfants et leur père,
pour elle c'est le même amour.

Memnon, dès ses jeunes années, fut un héros; mais le chemin périlleux de la gloire le conduisit au trépas. Les Grecs s'étant réunis pour assiéger la ville de Troye, le fils de Titon, neveu de Priam, courut avec une armée au secours de ce malheureux prince; mais avant de pénétrer dans la ville assiégée, Memnon rencontra l'invincible Achille, le combattit, et tomba sous ses coups. Je ne vous peindrai point le désespoir de l'Aurore;

Pour exprimer la douleur d'une mère,
il faudrait éprouver l'excès de son amour.
La fille brillante du jour
d'un nuage lugubre obscurcit sa lumière;

par l'amertume de ses pleurs,
flétrit la verdure et les fleurs,
et répandit son deuil sur la nature entière.

Enfin Jupiter, pour la consoler, lui promit que son fils renaîtrait sous une forme nouvelle. En effet, lorsque la flamme consuma le corps de Memnon, l'on vit, dit-on, s'élever de son bûcher deux oiseaux blancs, que l'on appèle Memnonides. Ces oiseaux se multiplièrent en peu de temps, et s'envolèrent en divers climats. Mais, si l'on en croit Pline et plusieurs Ecrivains de l'antiquité, tous les ans, à la même époque, les Memnonides se rassemblaient sur le tombeau de Memnon, pour se combattre, et faire de leur sang une libation en son honneur. D'autres ont écrit que ces oiseaux venaient, chaque année, tondre avec leur bec le gazon qui couvrait la tombe de Memnon, et qu'ils l'arrosaient ensuite avec leurs ailes trempées dans le fleuve d'Asope.

C'est ainsi que, dans tous les temps,
pour parvenir au bonheur de leur plaire,
on a bercé la vanité des grands
avec des contes de grand'mère.

On éleva dans la suite une statue de mar-

bre noir, qui représentait Memnon assis, les mains élevées et la bouche entr'ouverte, comme s'il allait parler. A peine le premier rayon de l'Aurore frappait-il le corps de la statue, qu'elle prenait un air riant, et paraissait s'animer; mais aussitôt que le rayon atteignait la bouche, il en sortait un son harmonieux et tendre, qui semblait dire: Bonjour, ma mère! Le soir, au moment où l'Aurore allait éclairer l'autre hémisphère, un soupir faible et plaintif semblait dire: Ma mère, adieu!

Telle était, Emilie, la fameuse statue de Memnon, à laquelle vous me faites ressembler quelquefois. Par exemple,

J'ai, quand je dois vous voir, cent choses à vous dire.
Paraissez-vous? soudain j'hésite, je soupire,
je demeure à vos pieds, tremblant comme un poltron,
et ressemble assez bien au buste de Memnon.
Sur ce marbre animé si vous portez la vue,
si votre bouche lui sourit,
un sourire, un regard suffit
pour faire parler la statue.

LETTRE XLVII.

Fille qui n'a connu Cythère
que sur la carte d'un roman,
avant de voyager dans ce pays charmant,
peut rester long-temps sédentaire.
Mais veuve qui, soir et matin,
avec l'Amour en a fait le voyage,
aime à se promener encor sur le chemin.
On a beau faire, on veut en vain
oublier le pélerinage
quand on connaît le pélerin.

L'Aurore, agitée par ce doux souvenir, apperçut un matin le jeune Céphale sur le mont Hymette. Céphale, fils de Déionée, roi de Phocide, avait épousé Procris, fille d'Erechtée, roi d'Athènes. Ils étaient unis par cette tendresse conjugale dont on s'honorait autrefois, et dont on rougit presque aujourd'hui. En vain l'Aurore, avec tous ses charmes, essaya-t-elle de rendre Céphale infidèle ; il sut lui résister. Enfin, pour triompher de sa résistance, elle l'enleva ; mais les cœurs ne s'enlèvent point :

celui de Céphale demeura près de sa chère Procris ; et l'Aurore, après l'avoir inutilement retenu dans ses fers, le rendit à son épouse, en lui disant : Vous vous repentirez un jour d'avoir connu cette Procris qui vous est aujourd'hui si chère !

Ces paroles artificieuses firent éclore dans le cœur de Céphale les semences de la jalousie : aussitôt il prend la figure aimable, et le costume galant d'un jeune séducteur, résolu d'éprouver lui-même la fidélité de son épouse. La démarche était délicate.

J'ignore, grace aux Dieux, ce qu'Hymen me réserve ;
cependant j'aime à me flatter
que, Céphale nouveau, j'irais en vain tenter
l'honneur de ma Procris ; mais le ciel m'en préserve !

Les propositions de l'amant inconnu furent d'abord rejetées avec mépris. Malgré l'absence de Céphale, Procris le chérissait plus que jamais ! C'était beaucoup ; et Céphale, plus heureux que sage, aurait dû s'en tenir à cette périlleuse tentative ; mais il insista en ces termes :

« Céphale vous trahit. - L'ingrat !... le croyez-vous ?
- » J'en suis sûr ; et d'ailleurs n'est-il pas votre époux ?

- » Il était mon amant. - Il ne l'est plus, madame.
- » Et moi je l'adore toujours.
- » Quoi! sa froideur ne peut éteindre votre flamme?
» Quoi! vous voulez consumer vos beaux jours
» à pleurer un mari? C'est un enfantillage
» qui n'est plus permis à votre âge.
» Je suis jeune, riche, en faveur;
» je vous offre ma main, ma fortune et mon cœur.
» Ne perdons point de temps; tous les préliminaires
» de dédains affectés, de refus, de rigueurs,
» ne font qu'embrouiller les affaires.
- » Pour être heureux, évitons ces longueurs.
» L'amour fuit, l'heure échappe, et le plaisir s'envole.
» Je vous aime; aimez-moi. Point de discours frivole.
» Si j'attends à demain, dès aujourd'hui je meurs.
- » Mourir!... Vous m'effrayez, dit l'épouse craintive.
» Comment puis-je avec vous me tirer de ce pas?
- » Votre cœur ou la mort: voilà l'alternative.
» Donnez-moi l'un ou l'autre. - Allons, ne mourez pas. »

A ces mots, Céphale, furieux de trouver enfin ce qu'il s'opiniâtrait à chercher, se fait connaître à Procris, qui, accablée de honte et de remords, sort de son palais, résolue de n'y jamais rentrer. Mais bientôt Céphale courut la chercher au fond des déserts. Soit vanité, soit indulgence maritale, il l'excusa de n'avoir pu lui résister. Enfin, après quelques reproches mêlés de pleurs et de caresses,

Cette querelle de ménage
se termina, suivant l'usage,
par un doux racommodement.
Nos époux, attestant les nymphes du bocage,
jurèrent solemnellement
de s'aimer désormais mille fois davantage,
et la preuve survint à l'appui du serment.

Procris, après les premiers gages de réconciliation, donna à Céphale un trait qui jamais ne manquait le but, et un chien, nommé Lélape, que Diane avait élevé.

Peu de temps après, Thémis, irritée de ce que les Thébains avaient déchiffré ses oracles, ayant suscité contre eux un renard monstrueux, qui dévorait leurs troupeaux, tous les jeunes princes du pays se réunirent pour l'exterminer.

Comme la noblesse thébaine,
si tous les chevaliers des rives de la Seine
s'unissaient pour chasser les renards que Thémis,
du fond de son noir sanctuaire,
suscite pour manger les moutons de Paris,
quelle chasse ils auraient à faire!

Le renard thébain échappa long-temps à toutes les poursuites des chasseurs. Enfin Céphale ayant lâché Lélape contre le monstre, le chien et le renard, au milieu de leur course

rapide, furent l'un et l'autre changés en pierre, sans qu'on ait jamais su ni par qui, ni pourquoi.

Céphale regreta son fidèle Lélape ; mais le dard qui lui restait suffisait pour le rendre encore le plus redoutable de tous les chasseurs. Il parcourait sans cesse les bois et les montagnes, théâtres de ses nombreux exploits. Là, quelquefois, durant la chaleur du jour, il se reposait sur la terre brûlante, et implorait le secours de cette vapeur rafraîchissante qui voltige au fond des grottes tapissées de mousse, et sous l'ombrage épais des arbres vénérables, pères et protecteurs des bocages.

Viens, disait-il, viens, aimable Aure ;
viens, jeune épouse du Zéphyr,
accorde-moi seulement un soupir
pour appaiser l'ardeur qui me dévore.

Malheureusement quelques Thébaines charitables ayant entendu Céphale, en conclurent que cette Aure, qu'il appelait avec tant de langueur, était une nymphe qu'il aimait éperdument ; et soudain, pleines des intentions les plus pacifiques, elles allèrent le persuader à Procris.

Le

N°. 19.

Dans ses bras son épouse expire.
Et d'un regard semble lui dire
Pardonne-moi de t'avoir soupçonné.

Le lendemain, Procris, par un chemin détourné, va se cacher dans un buisson voisin du lieu que ses amies lui avaient indiqué. Bientôt Céphale, épuisé de fatigue, vient s'y reposer. Faible, haletant, d'une voix languissante il appèle Aure à son secours. A ce nom, Procris ne peut maîtriser les transports de sa rage. Un mouvement d'indignation la trahit. Céphale croit entendre une bête sauvage s'agiter dans l'épaisseur du buisson. Il se retourne, lance le trait fatal... Soudain un cri douloureux et tendre lui fait pressentir sa méprise et son malheur. Pâle et tremblant, il écarte les branches qui lui cachent sa victime, et reçoit dans ses bras sa chère Procris, qui, d'une voix mourante, lui dit: « Céphale, au nom de cet amour si » tendre qui cause ma mort, n'épouse point » cette Aure dont le nom seul me fait frémir! » A ces mots, Céphale reconnaissant son erreur, la désabuse; mais, hélas! trop tard.

Dans ses bras son épouse expire,
et d'un regard semble lui dire:
Pardonne-moi de t'avoir soupçonné!
en mourant de ta main, le ciel veut que j'expie

mon injustice et mon erreur ;
mais je regrète peu la vie
si je me survis dans ton cœur.

L'Aurore ne fut pas insensible au malheur de son cher Céphale ; elle en eut même quelques remords ; mais pour les effacer, elle se livra à de nouvelles amours, et enleva Orion.

Orion différait du reste des hommes, en ce qu'il n'avait point de mère ; mais il en était amplement dédommagé, en ce qu'il avait trois pères certains, sans compter celui dont il était l'héritier présomptif.

Jupiter, Neptune et Mercure, voyageant ensemble, furent un soir accueillis par un pauvre homme, nommé Hyrée. Les trois Dieux, en reconnaissance de sa généreuse hospitalité, lui offrirent la récompense qu'il choisirait.

Je suis veuf, leur dit-il, et d'un second hymen
je n'ose tenter la fortune.
Deux femmes pour un pauvre humain,
ce serait trop ; peut-être est-ce déjà trop d'une :
cependant j'ai besoin du lien conjugal ;
car, pour jouir du bonheur d'être père,
la femme jusqu'ici fut un mal nécessaire :

er, ne pourriez-vous pas, pour me tirer d'affaire, en m'accordant le bien, me dispenser du mal ?

Les Dieux, touchés du bon sens et de la naïveté de leur hôte, prirent la peau d'un bœuf qu'il avait tué pour les recevoir, la remplirent d'une substance divine, et recommandèrent à Hyrée de la couvrir de terre jusqu'à une certaine époque, à laquelle il en sortit un fils qui fut nommé Orion.

Orion devint le plus célèbre et le plus beau des chasseurs. Diane et l'Aurore l'aimèrent en même temps, et la fille du Jour s'ennuyant de rivaliser avec la Déesse des forêts, brusqua l'aventure en enlevant Orion. Cependant il paraît qu'il revint auprès de Diane, ce qui est naturel : l'Aurore faisait les avances, Diane résistait ; elle devait être préférée. Peu à peu elle répondit aux sentiments d'Orion, et conçut pour lui une flamme pure et céleste. Mais Orion, dont la flamme était moins dégagée des principes terrestres, surprenant un jour Diane seule et pensive à l'ombre d'un bosquet mystérieux, lui dit, en se précipitant à ses pieds :

Pour vous plaire, chaste Diane,
je me consume nuit et jour
à filer le parfait amour;
mais je vous avoûrai qu'un sentiment profane,
quand je vois vos appas, se glisse dans mon cœur.
Le moral est chez moi tout voisin du physique;
et malgré le respect de ma pudique ardeur,
je ne me sens point fait pour l'amour platonique (1).

L'argument était pressant. Diane, au lieu d'y répondre, fit piquer son amant par un scorpion caché sous une roche voisine, et transporta l'amant et l'animal dans le ciel, où ils formèrent deux constellations disposées de manière que le scorpion semble encore menacer Orion.

Adieu, mon aimable Emilie;
demain je vais revoir ces bois, cette prairie,
où de mes plaisirs les plus doux
était de vous écrire et de penser à vous.
Là, sur le haut des monts, quand j'irai voir éclore
le premier rayon de l'Aurore,
en admirant ses naïves couleurs
et son sourire accompagné de pleurs,
je me dirai: Celle que j'aime

(1) Je crains bien qu'il n'y ait ici un petit anachronisme de quelques siècles, et je prie MM. les amoureux Platoniciens de vouloir bien m'éclairer sur cette bagatelle.

rougit, pleure et sourit de même.
Pour ressembler en tout à la Divinité,
il ne lui manque, hélas ! que l'immortalité.
Mais si le temps, un jour, emporte sur ses ailes
et sa jeunesse et sa beauté,
ses vertus seront immortelles;
et nous irons, unis de chaînes mutuelles,
nous perdre dans l'éternité.

Pardon ! mon adorable amie;
ces sinistres pensers pourront vous affliger;
mais le plaisir d'aimer celle qu'on a choisie,
est si vif et si passager,
qu'il est permis de prolonger
l'espoir de ce bonheur au-delà de la vie.

LETTRE XLVIII.

POURQUOI demeurer à la ville
quand tout reverdit dans nos champs,
quand Flore décore l'asile
que l'amour destine aux amants ?
Ah ! venez dans nos bois ; ces berceaux vous attendent,
ce gazon vous appèle, et ces roses demandent
pourquoi vous les privez si long-temps du bonheur
de couronner le sein de la pudeur.

J'ignore ce qui se passe sur les bords tumultueux de la Seine; mais ici le sujet intéressant de la nouvelle du jour est l'arrivée du Printemps, qui vient de faire son entrée dans nos plaines, avec tout l'appareil de son antique magnificence.

Sur un nuage de rosée
doré des rayons du soleil,
il parcourt nos guérêts, et presse le réveil
de la Nature reposée,
qui, de mille feux embrasée,
le sein couvert de fleurs, sort des bras du sommeil.
Une légère draperie,
pareille à l'écharpe d'Iris,

couvre le sein du Dieu. Son aimable souris,
qu'un tendre regard accompagne,
ranime les vallons flétris,
et fait sourire la campagne.
A l'aspect des côteaux qu'il vient de rajeunir,
le jeune amant de la Nature
rougit, comme une vierge pure,
de modestie et de plaisir.
Son front est couronné de l'herbe des prairies,
pour prouver que de la beauté
le premier ornement est la simplicité.

L'Amour qui, sans être invité,
assiste à toutes les parties,
voltige à ses côtés; et tandis que les fleurs
échappent de ses mains, le frippon les ramasse,
puis, en riant, les entrelace
sur la pointe des traits qu'il destine à nos cœurs.

La mère du Printemps, jeune, fraîche et vermeille,
Flore, dans sa riche corbeille,
assortit un tribut de roses et de lis,
et le donne au Zéphyr, pour l'offrir à son fils.
Les plaisirs enfantins, les jeunes amourettes
suivent en jouant du hautbois,
et chassent vers le Nord l'Hiver au fond des bois,
en lui jetant des violettes.

La foule des courtisans qui ferme le cortége, est conduite par le dieu Pan, environné de Faunes et de Sylvains. Priape marche à sa droite, escorté par les Satyres.

Ceux-ci, d'un œil lascif, considèrent les Driades, les Amadriades, les Oréades et les Napées, qui s'empressent autour de Palès, déesse des prairies, et protectrice des bergers. Le dieu Therme, qui les voit passer, soupire de ne pouvoir les suivre; mais il se réjouit en voyant croître la verdure qui bientôt doit ombrager sa tête.

Tels sont, Emilie, l'ordre et la marche de cette entrée, qui, selon moi, vaut bien celle de nos ambassadeurs. Or, quand vous voyez passer ces simulacres de potentats au milieu de la magnificence royale, vous vous informez du nom et de l'emploi des principaux officiers qui les environnent; je crois donc devoir vous faire connaître en détail les principaux ministres du plus aimable roi de l'année.

Le premier ministre du Printemps est la déesse Flore, qui, en sa qualité de reine-mère, gouverne, durant le règne de son fils, le peuple brillant des fleurs. Zéphyre, qui l'accompagne, partage ses soins entre Flore, Cérès et Pomone. Ce Dieu léger est fils d'Eole et de l'Aurore. Des ailes de papillon soutiènent son corps diaphane au mi-

lieu de la vapeur éthérée. Aussi vermeil, aussi frais que les fleurs qu'il caresse, son teint offre la rougeur virginale de la rose naissante, ses regards, la douceur des premiers rayons du printemps. Soigneux des trésors fragiles qu'enfante le sein de Cybèle(1), il écarte, de son souffle et de ses ailes, les Aquilons et les noires Tempêtes, et nourrit, des pleurs de sa mère, l'enfance des fleurs, des fruits et des moissons.

Les Savants n'osent décider si Zéphyre est l'époux ou l'amant de Flore; en sorte que la légitimité du Printemps est encore un problême. Les médisants vont plus loin: s'il faut les en croire, la déesse Flore n'est qu'une mortelle parvenue, qui vivait autrefois à Rome, aux dépens des jeunes citoyens. Chloris était alors son nom. Enrichie par ses amants, elle nomma pour son héritier le Sénat, qui, par reconnaissance, fit son apothéose. Mais ne sachant trop quel domaine lui assigner, il lui donna celui des fleurs, qui était alors vacant, et la maria au Zéphyr, époux sans conséquence, qui

(1) La Terre.

convenait parfaitement au caractère variable de la nouvelle Déesse. Il institua aussi en son honneur les jeux Floraux, où les femmes publiques, dépouillées de leurs vêtements, combattaient et couraient au son des trompettes. Celles qui remportaient le prix de la lutte ou de la course, recevaient une couronne de fleurs. La statue de la Déesse paraissait au milieu d'elles, couronnée de guirlandes, et couverte d'une draperie, qu'elle tenait de la main droite; de l'autre, elle présentait une poignée de pois et de fèves, parce que, durant les jeux Floraux, les Ediles jetaient ces légumes au peuple de Rome.

Si ces détails sont véritables, vous préférerez à la déesse Flore la déesse Féronie, autre ministre du Printemps, qui gouverne, par intérim, les fruits naissants, jusqu'au moment où Pomone vient prendre elle-même les rênes de son empire. Le feu ayant consumé jadis un bois situé sur le mont Soracte, et consacré à la déesse Féronie, les habitants voisins accoururent pour sauver sa statue; mais tout-à-coup le bois se couronna d'une verdure nouvelle. Ce miracle

accrédita tellement la Déesse, que ses prêtres osèrent se vanter de marcher sur des brasiers, et de tenir un fer ardent sans ressentir la plus légère impression.

Pour éprouver ce pouvoir plus qu'humain,
j'aurais voulu les voir, ou vous donner la main,
ou marcher sur vos pas ; et je crois, mon amie,
que j'aurais fort déconcerté
la feinte insensibilité
des chapelains de Féronie.

Moins respectée, mais plus aimée que cette Déesse, Palès régnait sur les prés et sur les troupeaux. Sa parure est aussi simple que son culte. Un voile couvre ses charmes innocents. Un peu de laurier et de romarin couronne sa chevelure, parce que, durant ses fêtes, les bergers purgeaient leurs troupeaux en mêlant du romarin et du laurier dans leur pâturage. Elle tient une poignée de paille (1), qui sert de litière aux bestiaux. Ses fêtes se célébraient au mois de Mai. Les pasteurs lui offraient du lait et du miel ; puis allumant, à des distances égales,

(1) Le mot Palès dérive du mot latin PALÆA, paille.

trois grands feux de paille, ils sautaient par-dessus, et le plus agile remportait le prix, qui ordinairement était une jeune chèvre ou un agneau.

Ainsi, dans l'âge d'or, quand la simple innocence
rendait hommage à la divinité,
Ses fêtes commençaient par la reconnaissance,
et finissaient par la gaîté.

Les compagnes de Palès sont les Napées, qui présidaient aux plaines, et les Oréades aux montagnes. Ces nymphes furent, dit-on, les nourrices de Cérès et de Bacchus, parce que les moissons croissent dans les campagnes, et les vendanges sur les côteaux. C'est aux Oréades que nous devons le miel. Une de ces nymphes, nommée Mélisse, ayant trouvé, dans un arbre creux, un rayon rempli de cette liqueur dorée, en fit goûter à ses compagnes, qui, enchantées de cette découverte, donnèrent aux abeilles le nom de MÉLISSES, et à leur nectar celui de MEL, que nous avons traduit par MIEL.

Les Driades (1) avaient l'inspection des

(1) Driade dérive du mot grec DRIS, arbre. AMA signifie AVEC; ainsi Amadriade signifie, qui est unie AVEC L'ARBRE.

bocages;

bocages; les Amadriades, aussi multipliées que les arbres, naissaient et mouraient avec celui auquel leur existence était intimément liée. Cette fiction ingénieuse, qui prodigue les divinités aimables, et attache des nymphes à tous les objets qui nous environnent, a je ne sais quel charme attendrissant. Quand je me reporte au temps de la fable,

Les monts, le bois, les champs, tout s'anime à mes yeux:
à travers les épis de ces plaines dorées
je crois voir courir les Napées.
Sur ces côteaux délicieux,
j'écoute les soupirs des tendres Oréades;
sous ces bosquets mystérieux
je cherche les gazons foulés par les Driades
et si, le soir, dans mon jardin
j'arrose un arbuste malade,
en le baignant, je songe que ma main
rafraîchit une Amadriade.

Parmi ces nymphes, les plus révérées étaient les Querculanes (1), dont la vie était attachée à celle des chênes. Le célèbre chasseur Arcas, se reposant au bord d'un ruisseau qu'ombrageait un chêne, vit, dit-on, sortir de son écorce une nymphe qui lui dit:

(1) Du mot QUERCUS, chêne.

Détourne, je t'en supplie, le cours rapide de cette onde qui déracine l'arbre auquel ma vie est attachée. Arcas détourna le ruisseau; et la nymphe reconnaissante le couronna sur le rivage.

Oh ! si les nymphes à présent
récompensaient encor de même un bon office,
comme j'irais courir les bois, en leur disant :
N'est-il rien pour votre service ?

Les amants de ces nymphes sont les Sylvains, fils de Sylvain, dieu des forêts, qui protégeait aussi les troupeaux, et partageait avec le dieu Therme la garde des limites champêtres. Les Romains appelaient ses fêtes les Lupercales (1), soit parce qu'il écartait les loups des bergeries, soit parce que son temple, construit dans le lieu même où Rémus et Romulus avaient été nourris par une louve, en conservait le nom de Lupercal. On raconte que Sylvain, amoureux d'Iole, épouse d'Hercule, s'introduisit la nuit dans une grotte où les deux époux étaient couchés séparément. Hercule avait enveloppé Iole dans la peau du lion de la

(1) Voyez la lettre IV, première partie.

forêt de Némée. Sylvain, marchant à tâtons, et sentant la peau hérissée du lion, prit Iole pour Hercule, et Hercule pour Iole. Mais Hercule, éveillé par ses caresses, le saisit d'un bras vigoureux, et le lança hors de la caverne contre un rocher qui fut l'écueil de ses amours.

Après cette chûte, Sylvain
renonçant aux profits de la galanterie,
et dégoûté du bien de son prochain,
se maria le lendemain;
car dès qu'on ne veut plus aimer, l'on se marie.

Sylvain eut un grand nombre d'enfants, qui tous portèrent son nom. On les confond souvent avec les Faunes, parce que leur figure et leurs attributs sont les mêmes; mais leur origine est différente.

Les Faunes sont les petits-fils de Picus, roi des Latins, qui, pour avoir résisté à l'amour de Circé, fut métamorphosé en pivert par cette enchanteresse. Canente, sa veuve, fut changée en voix à force de parler, comme plusieurs autres avaient été changées en fontaine à force de pleurer.

Or, si le ciel prenait encor la peine
de consulter leurs dispositions

pour métamorphoser les veuves de la Seine,
sur nos rivages nous aurions
cent mille voix peut-être, et pas une fontaine.

Picus et Canente laissèrent pour héritier Faune, qui enseigna l'agriculture aux Latins, vers le temps où Pandion donnait des lois aux peuples d'Athènes. Faune épousa Fauna sa sœur, et en eut d'abord un fils, nommé Sterculie(1), qui inventa l'art de fertiliser la terre par des engrais. Ses autres enfants furent les Faunes, que l'on mit au rang des Dieux champêtres. On leur immolait une chèvre, et le pin leur était consacré. On les représentait avec des pieds de chevaux ou de bœufs, une barbe, des cornes et des oreilles de bouc, environnées d'une couronne de sapin, dont ils tenaient aussi une branche de la main droite. On leur donnait quelquefois, mais plus rarement, des pieds de chèvre. Fauna leur mère, après la mort de son époux, s'enferma seule, et mourut sans avoir parlé à un seul homme. Les Latins déifièrent ce modèle des veuves, qui devint l'inimitable patrone des dames

(1) Sterculum, fumier, engrais.

romaines. Elle avait à Rome un temple, dont les prêtres distribuaient au peuple des simples pour toutes les maladies. Les Romains confondaient Fauna avec Cybèle, ou la bonne Déesse, et lui donnaient les mêmes attributs. Les dames romaines célébraient ses fêtes durant la nuit, et il était défendu aux hommes d'oser même regarder l'asile sacré de ces mystères, dont il faut avouer que les femmes n'ont jamais révélé le secret.

Je ne sais quel historien
piqué de ce rare silence,
dit que, suivant toute apparence,
ces grands mystères n'étaient rien.
C'est son avis, chacun le sien;
mais je crains fort, lorsque j'y pense,
que ce ne soit aussi le mien.

Les Dieux qui ressemblent le plus aux enfants de Fauna, sont les Satyres, qui ne diffèrent des Faunes que parce qu'ils ont toujours des pieds de chèvre, et qu'ils portent tantôt un thyrse, tantôt une flûte ou un tambourin, pour faire danser les nymphes dont ils animent la joie, enflamment les sens et réveillent les desirs, en précipitant, au gré de leur rustique harmonie, la mesure rapide de leurs pas cadencés.

Priape, qui marche à leur tête, quoique fils de Vénus et de Bacchus, n'était pas jadis en grande vénération. Cependant il avait son culte particulier. On lui sacrifiait un âne, parce qu'ayant jadis défié un âne, j'ignore à quel genre de combat, et en ayant glorieusement triomphé, le vaincu, désespéré, s'était jeté sur le vainqueur, et l'avait laissé mourant à l'ombre de ses lauriers.

Ses fêtes se célébraient particulièrement à Lampsaque, d'où il avait été chassé autrefois, pour y avoir fait, par ses noirs sourcils, ses cheveux crêpus, sa bouche énorme, son nez recourbé, ses larges épaules, et son énergique laideur, la conquête de toutes les jolies femmes.

Nos belles, à ce que je croi,
ont hérité de ce caprice :
telle refuse encor d'admettre sous sa loi
un Apollon blondin, qui prend à son service
un Priape aux crins noirs. Demandez-lui pourquoi ?

Priape, piqué du procédé des Lampsaciens, les rendit furieux, et leurs femmes folles. C'étaient des batailles, des danses, des ris, des hurlements continuels ; et la ville de Lampsaque semblait n'être peuplée

que de Convulsionnaires. Enfin, la diète générale des maris, qui, par caractère ou par habitude, avaient conservé l'impassibilité du flegme conjugal, décréta le rappel du Dieu exilé, et soudain toutes les cervelles dérangées se remirent, sans bruit, à leur place.

C'est au dieu Therme que Priape a l'obligation de ne pas être le plus laid de tous les Dieux. Therme ressemble tantôt à une tuile, tantôt à un tronc d'arbre, plus souvent à une borne ronde ou carrée. Malgré sa figure grotesque, il était jadis en grande vénération. Le téméraire dont la main sacrilége le dérangeait de sa place, était proscrit; aussi n'y a-t-il jamais eu de sentinelle plus ferme dans son poste que le dieu Therme. Lorsque tous les Dieux se retirèrent aux environs du Capitole, pour le céder à Jupiter, Therme y demeura seul immobile, et sacrifia la politesse à l'esprit de son état. Ses fêtes se célébraient à Rome le dernier jour de l'année. On le couronnait d'épis au temps de la moisson, et de fleurs au moment où je vous écris, c'est-à-dire à l'arrivée du Printemps.

Mais tandis que je vous décris la marche de cet aimable Dieu, il passe et emporte avec lui la jeunesse de l'année.

Ainsi s'envolent les instants
des plus beaux jours de notre vie ;
quand ils sont passés, mon amie,
on les regrète ; il n'est plus temps.
Hâtons-nous d'être heureux ; et si la jouissance
avec nos beaux jours doit finir,
nous en conserverons du moins le souvenir.
Le Souvenir, frère de l'Espérance,
en nous retraçant nos amours,
nous rendra leur première ivresse,
et fera luire encor, sur le soir de nos jours,
l'Aurore de notre jeunesse.

LETTRE XLIX.

Je me doutais, Emilie, qu'à propos de la Déesse des fleurs, vous me demanderiez l'histoire de la Déesse des fruits. Je conviens que ces deux divinités sont, de tout temps, inséparables.

Je sais qu'on dit: Flore et Pomone,
comme on dit: la Nuit et le Jour,
les Jeux et les Plaisirs, le Printemps et l'Automne,
les Graces et Vénus, Emilie et l'Amour.

D'ailleurs, je ne suis pas étonné de l'intérêt que vous témoignez pour Pomone;

Car je vous connais, entre nous,
des fruits de la plus belle espèce,
que la Pudeur en vain nous voile avec adresse;
trésors mystérieux dont l'éclat vif et doux
perce le voile... Eh bien! pourquoi rougissez-vous
de m'entendre vanter les fruits de la Sagesse?

Pomone, déesse des jardins, vivait célibataire, et ne concevait pas au monde d'autre plaisir que celui de cultiver les arbres qui

portent les trésors de l'Automne. En vain mille amants avaient essayé de lui plaire ; elle dédaignait leurs hommages. Vertumne, dieu des jardins, quoique ses plaisirs et son emploi dussent naturellement le rapprocher de Pomone, n'en fut pas mieux accueilli que ses rivaux. Heureusement Vertumne (1) avait le talent de changer de figure à son gré. Il prit d'abord celle d'un jeune laboureur, on le reçut mal ; puis celle d'un jeune moissonneur, on le congédia ; puis enfin celle d'une vieille femme, on l'écouta.

La vieille, appuyée sur son bâton, après avoir long-temps parcouru les jardins de Pomone, vint se reposer à l'ombre d'une vigne mariée à un jeune ormeau. Là, embrassant la Déesse avec une tendresse maternelle, elle lui dit d'un ton de confidence :

Ma fille, j'applaudis à vos amusements.
Des plaisirs que l'on puise au sein de la nature,
la source fut toujours intarissable et pure.
Ces espaliers sont beaux, ces vergers sont charmants ;
mais de votre asile champêtre
pour rendre le séjour plus doux,

(1) Le nom de VERTUMNE dérive du mot latin VERTERE, changer.

N° 20

Ô vigne, jeune et vierge encore,
Je sais l'ormeau qu'il vous faudrait.

Digitized by Google

malgré vos soins, il y manque peut-être
le plus bel ornement. -- Quel est-il ? -- Un époux.
Oui, mon enfant; croyez à mon expérience :
sans amour à votre âge, il n'est point de bonheur.
On a beau s'imposer silence
et donner le change à son cœur,
du célibat plus qu'on ne pense,
le sentier solitaire est glissant pour l'honneur;
l'Hymen seul, accordant l'Amour et la Pudeur,
peut mettre en sûreté la fragile Innocence.
Vous seule de l'Hymen, pourquoi braver les lois ?
Mariez-vous, tout se marie :
l'aigle au milieu des airs, le tigre au fond des bois,
le poisson sous les eaux, l'agneau dans la prairie.
Les arbres et les fleurs ont aussi leur hymen;
et, du plus haut des cieux jusque dans la poussière,
tous les êtres unis par ce commun lien,
forment une famille entière
qui semble se donner la main.
Mais si votre froideur vous rend inaccessible
aux plus purs sentiments de la société,
peut-être aux doux plaisirs de la maternité,
ne serez-vous pas insensible.
Voyez cette vigne flexible
mariée à ce jeune ormeau :
l'arbre étendant au loin chaque rameau,
soutient ses faibles bras; et la vigne fidèle
de ses trésors naissants couronne son appui;
son époux s'embellit par elle,
et se féconde par lui.
O vigne ! jeune et vierge encore,
je sais l'ormeau qu'il vous faudrait.

Vous connaissez Vertumne ; il est tendre et discret.
Vous l'estimez, il vous adore.
Sur vos goûts les plus chers il règle tous ses goûts :
vous aimez les fruits, il les aime ;
il les cultive comme vous.
Vertumne, aux graces près, est un autre vous-même ;
l'Amour l'a fait exprès pour être votre époux.
-- Ah ! si je vous croyais, lui répondit Pomone ;
mais qui peut de son cœur me répondre, ma bonne ?
-Lui, le voici. - Comment !.. Où donc ?.. - A vos genoux.

Et soudain reprenant sa figure naturelle, Vertumne tombe aux pieds de la Déesse déconcertée, qui, en lui reprochant sa trahison, abandonne sa main au traître.

Ce mariage fut heureux. Vertumne, malgré son caractère changeant, fut toujours fidèle à son épouse. Ils vieillirent ainsi dans la constance conjugale, jusqu'au moment où Vertumne, par le moyen d'une recette particulière, rajeunit Pomone, et se rajeunit avec elle. C'est bien dommage que Vertumne n'ait jamais publié sa recette.

Les époux revenus à l'âge de vingt ans,
reprendraient le chemin de la galanterie.
Les Femmes avec leur printemps
retrouveraient la fleur de la coquetterie ;
de là, craintes, soupçons, soupirs, éloignements,
serments toujours nouveaux et toujours infidèles.

Tourments

tourments délicieux! . . . âge heureux des amants,
plus tu fomentes les querelles,
plus tu donnes de prix aux racommodements.

Pomone a souvent été confondue avec l'Automne, Cérès avec l'Eté, Flore avec le Printemps. Cependant Ovide, en décrivant le cours du soleil, distingue ainsi les quatre saisons de l'année. « Le Printemps y paraissait la tête couronnée de fleurs ; l'Eté nu « portait une couronne d'épis ; l'Automne « était vêtu d'une robe rougie par la vendange, et l'Hiver avait une chevelure blanche et hérissée.» En effet, on représentait l'Hiver tantôt sous la figure d'un vieillard couché dans une grotte, tantôt sous les traits d'une vieille femme enveloppée de peaux de mouton, et tenant un réchaud. On mettait quelquefois une faucille dans la main de l'Eté, et un chien aux pieds de l'Automne, pour indiquer que ces saisons amènent la moisson et la chasse.

Sans le secours de ces emblèmes, je retrouve sans cesse près de vous, Emilie, toutes les saisons de l'année :

Quand je vois vos attraits, c'est pour moi le Printemps.
Quand je cueille un baiser, c'est l'Eté, je moissonne.

Quand vous me prodiguez, dans vos discours charmants,
les fruits de votre esprit, j'amasse ; c'est l'Automne.
Mais si, dans vos yeux, dans votre air,
je vois de la froideur, je tremble ; c'est l'Hiver.

LETTRE L.

Revenons au dieu Pan, auquel, pour vous plaire, Emilie, j'ai fait un passe-droit en faveur de Pomone.

Les médisants prétendent que Pénélope, épouse d'Ulysse, persécutée, en l'absence de son mari, par une foule d'amants, leur tint long-temps rigueur en apparence, mais qu'elle ne put s'empêcher de faire secrètement un heureux, qui la rendit mère d'un fils. Or, comme on ignorait lequel des nombreux amants de la reine était vraiment le père de l'enfant anonyme, on en partagea l'honneur entre tous, et l'on nomma leur fils Pan, ce qui signifie à peu près universel. Que de Pans à Paris!

D'autres ont poussé la médisance encore plus loin; ils ont prétendu que Pan était fils de Pénélope et de Mercure, qui avait pris la figure d'un bouc pour plaire à cette princesse.

Voyez quelle étrange malice!
changer Mercure en animal,
en animal cornu, pour supplanter Ulysse!
Ce pauvre Ulysse!.... Ah! c'est bien mal!

Quel que fût le père de Pan, il n'eut pas à se vanter de la beauté de son fils. Pan naquit avec une figure rubiconde, ornée de deux sourcils épais, d'un nez plat et bourgeonné, et d'une bouche riante jusqu'à ses oreilles, dont la largeur ombrageait la racine d'une paire de cornes qui surmontaient sa chevelure rousse et crêpue. Son corps était vêtu d'une peau blanche, tachetée de noir, et son échine dégénérait en une queue de bouc qui balayait ses cuisses et ses pieds de chèvre. Avec ces avantages extérieurs, il se mit en tête de se faire homme à bonne fortune, et débuta, suivant l'usage, par le genre sentimental.

Le voilà donc aux genoux de Syrinx, fille du fleuve Ladon, filant le parfait amour, de manière à faire peur à sa nymphe, qui se sauve de ses protestations. Le dieu cornu, étonné du peu de succès de sa génuflexion, se redresse sur ses pieds velus, et court, en sautillant, après la belle fugitive, à laquelle il adresse ces paroles:

« D'où naît cette rigueur extrême ?
» Pourquoi refusez-vous d'écouter mes serments ?
» Je suis laid ; mais, hélas ! est-on laid quand on aime ?
» La beauté véritable est dans les sentiments.
» Vous craignez, dites-vous, que ma laideur amère
» ne passe à tous nos fils ? Mais depuis fort long-temps,
» vous savez bien que les enfants
» ne ressemblent point à leur père. »
Les miens auront mon cœur et les traits de leur mère.
Epousez-moi ; le ciel semble m'avoir pétri
tout exprès pour faire un mari ;
je suis d'un si bon caractère !
d'ailleurs on sait que j'ai du bien ;
je vous donnerai tout.... Vous ne me répondez rien !
Où courez-vous, cruelle ! . . . Eh bien ! . . .
Vous vous jetez à la rivière ! ...
Au moins dites-moi donc pourquoi vous vous noyez ?
nous ne sommes pas mariés. . . .

Il dit, et s'élance dans le fleuve Ladon, où Syrinx vient de se précipiter ; mais au lieu d'y retrouver son inhumaine, il voit croître des roseaux qui, agités par le vent, semblent encore soupirer tendrement. Pan reconnaît Syrinx sous cette forme nouvelle, et coupant quelques roseaux d'inégales longueurs, il les unit avec de la cire, et compose ainsi la musette dont les bergers se servent encore de nos jours.

Cet instrument le consolait de son veuvage précoce. Il parcourait les vallons et les bois solitaires, en exprimant, par des airs tendres, les regrets que lui causait sa chère Syrinx, lorsqu'il rencontra la nymphe Pithys dansant avec ses compagnes. Malgré l'invitation des nymphes, il refusa de prendre part à leurs jeux; et Pithys lui ayant demandé la cause de son chagrin, il lui répondit en soupirant:

Pardonnez ma peine secrète;
plaisirs, bonheur, j'ai tout perdu!
vous jouissez, moi je regrète,
vous vivez, et moi j'ai vécu.

Syrinx avait su me charmer.
Je lui dis: Syrinx, je t'adore.
Car dans nos bois l'on aime encore,
et l'on ne rougit pas d'aimer.

Sa cruauté se fit un jeu
d'éprouver ma persévérance.
Je me nourrissais d'espérance;
je vivais: l'amour vit de peu.

A peine j'en pus obtenir,
pour prix de mon amour fidèle,
un baiser; encor semblait-elle,
en le donnant, le retenir.

Ici le Dieu cornu passant modestement sur le

dégoût insurmontable dont Syrinx avait payé les prémices de sa flamme, en vint à l'événement de la métamorphose, et attendrit tellement Pithys, que cette nymphe trouvant dans sa laideur je ne sais quoi d'intéressant, parut disposée à le consoler. Ils gagnèrent ensemble le sommet d'une montagne déserte ; et de là le dieu Pan montrant à la nymphe les vastes campagnes qui s'étendaient autour d'eux, lui dit tendrement :

Contemplez mes riants domaines ;
admirez ces vergers, ces vallons, ces fontaines,
et ces côteaux délicieux ;
voyez ces lacs et ces forêts lointaines,
et ces monts azurés se perdre dans les cieux.
Par-tout l'amour s'offre à vos yeux ;
l'amour règne par-tout ; le monde est son empire.
Tout aime autour de vous, et tout vous dit d'aimer.
Moi seul je n'ose vous le dire.

Ici les regards timides de la nymphe répondirent : osez. Mais Pithys était aimée de Borée, qui avait donné à Zéphyre l'inspection de sa vertu. Ce léger Mercure la surprenant en tête-à-tête avec le dieu Pan, recueille le premier soupir qui lui échappe, et va le porter à Borée, comme pièce de

conviction. A cette nouvelle, Borée s'échappe des antres d'Eole, vole au lieu du rendez-vous, et précipite du haut de la montagne la nymphe infidèle, qui, dans sa chûte, fut métamorphosée en pin. Pan désespéré cueillit une branche de cet arbre, et s'en composa une couronne, qu'il porta toujours en mémoire de sa chère Pithys. C'est à cette occasion que le pin lui fut consacré.

Il était écrit au livre des destinées amoureuses, que Pan serait toujours malheureux dans ses galantes aventures. Pour se consoler de la mort de sa chère Pithys, il s'attacha à la nymphe Echo, fille de l'Air et de la Terre.

Echo, dans les vallons, dans les bois, dans les champs,
après avoir joui long-temps
du privilége heureux de parler la première,
fut condamnée enfin, par un fâcheux retour,
à ne parler que la dernière,
afin que chacun eût son tour.

On prétend que Junon, piquée de ce que, par ses discours adroits, cette nymphe l'avait empêchée de surprendre Jupiter au dénouement de plusieurs intrigues galantes,

la condamna à ne plus répéter que les dernières syllabes de tout ce qu'elle entendrait dire.

Pan se trouva assez bien de ce nouvel ordre de conversation. Jusqu'alors la volubilité de sa nymphe ne lui avait jamais laissé le temps de lui déclarer sa tendresse; mais depuis qu'elle était réduite à la nécessité de l'écouter, il lui expliquait, il lui détaillait la naissance, les progrès et la nature de son amour. Voilà, lui disait-il, comment je vous aime. Et aussitôt, bon gré malgré, Echo répétait : Je vous aime.

Le roman tirait à sa fin, lorsque la jeune Echo rencontra dans les bois le beau Narcisse, fils de la nymphe Lyriope et du fleuve Céphise. L'oracle avait prédit à sa mère qu'il vivrait long-temps, s'il pouvait éviter de se voir. Mais si sa vue devait lui être fatale, elle ne l'était pas moins aux nymphes que sa beauté avait rendues sensibles. Echo en fit la triste expérience.

D'abord elle conçut le désir de lui plaire.
Or, nymphe à qui l'amour inspire ce désir,
se croit toujours sûre de son affaire.
Echo comptant y réussir,
épiait le premier soupir.

le premier aveu de Narcisse.
Mais le beau jouvenceau, trop fier ou trop novice,
sans jeter un coup-d'œil, sans proférer un mot,
dans une gravité sublime,
jouait le rôle ou d'un sage ou d'un sot,
rôle, en amour, à peu près synonime.
De cet objet silencieux
pour animer la froide indifférence,
Echo prend le parti de rompre le silence.
Elle approche en baissant les yeux;
tremblante, interdite, confuse,
elle s'apprête à révéler
le secret de son cœur, . . Sa bouche lui refuse
la parole, aussitôt ses larmes de couler.
Narcisse, sans penser même à la consoler,
voit ses yeux humides se fondre
en un ruisseau de pleurs qu'un autre aurait séché,
et, d'un air à demi touché,
dit: Vous pleurez, j'en suis fâché.
Mais vous ne dites rien; je n'ai rien à répondre.

« Rien à répondre! » répète la nymphe en gémissant; et le chasseur, sans l'écouter, va rejoindre ses compagnons, occupés à poursuivre les hôtes des forêts. Echo, demeurée seule au pied d'un rocher, s'abîmait dans sa douleur et dans ses regrets; puis se tournant vers l'endroit où elle croyait voir encore Narcisse, elle lui disait intérieurement :

Ah ! si le ciel t'eût doué d'un cœur tendre,
mon trouble, ma rougeur, les pleurs que j'ai versés,
et mon silence, ingrat, t'en auraient dit assez !
le cœur entend toujours, quand le cœur veut entendre.

Poursuivie par ses pensées, Echo parcourt au hasard les antres solitaires et les grottes profondes. Là, consumée par les feux de l'amour, atténuée par la douleur, elle se déssèche peu à peu. Ses os se pétrifient et se changent en rocher ; et de même qu'après le trépas nous ne conservons plus que notre ame, principe essentiel de l'existence de l'homme, Echo, en qualité de femme, ne conserva plus que la voix.

Ses compagnes, touchées de son sort, et victimes elles-mêmes de l'amour qu'elles avaient conçu pour Narcisse, prièrent l'Amour de les venger de son indifférence.

L'amour les exauça. Non cet amour aimable
qui, confondant les sentiments
des cœurs de deux jeunes amants,
rend leur bonheur inséparable ;
mais cet amour triste, isolé,
d'orgueil, de sottise gonflé,
qui rapporte tout à soi-même,
et dans le monde entier ne voit que lui qu'il aime ;
amour qui suit les orateurs

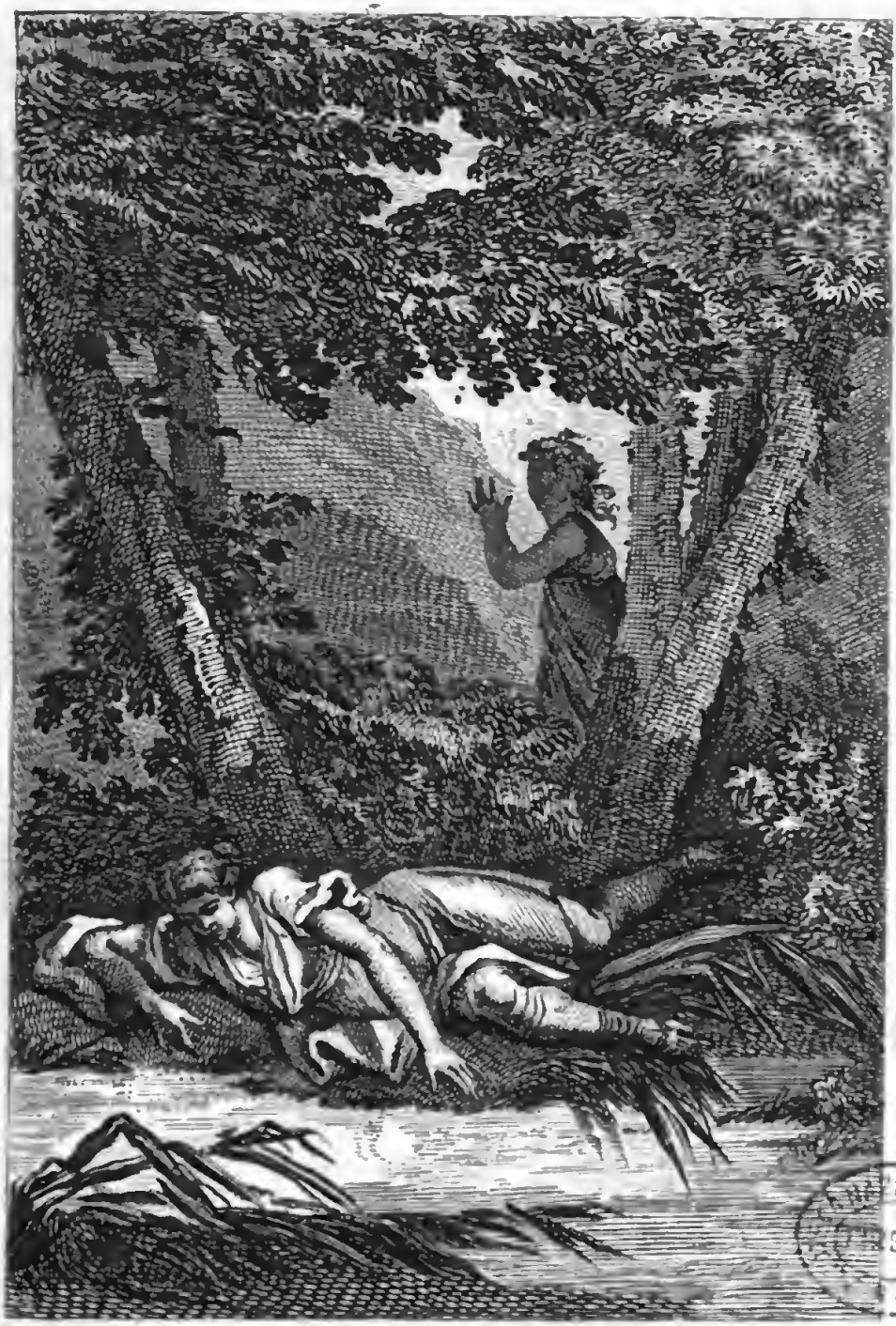
à la tribune, et va, sur les banquettes,
s'asseoir avec les auditeurs;
qui martyrise les coquettes,
et magnétise les auteurs;
amour de tout pays, ainsi que de tout âge,
dont une faible part fut adjugée au sage,
et la plus forte dose au sot;
amour-propre.... Je dis ce mot
bien bas! car, tel que la finance
qui s'est débaptisée en prenant le blazon,
cet amour orgueilleux s'offense
dès qu'on l'appèle par son nom.

Ce Dieu, au retour de la chasse, conduisit Narcisse, tourmenté par la soif, au fond d'une vallée mystérieuse.

Là, sous un dôme de verdure
d'un jour voluptueux faiblement éclairé,
coule sur un sable doré,
le crystal d'une source pure.
Incliné sur ses bords, le chasseur altéré
voit son image. A cette vue,
sa main sur le ruisseau demeure suspendue.
Immobile d'extase et d'amour enivré,
il s'oublie. A la soif dont le feu le dévore,
succède un feu plus dévorant encore.
Le corps penché, les yeux baissés,
les bras tendus et les regards fixés
vers cette image qu'il adore:
» Objet charmant, dit-il, qui que tu sois,
» bergère, naïade ou déesse,...

» ne

N.° 22



Les bras tendus et les regards fixés vers cette image qu'il adore .....

» ne dédaigne pas ma tendresse.
» J'aime ! j'en fais l'aveu pour la première fois.
» Hélas ! tu parais me sourire,
» et chaque fois que ma bouche soupire,
» tu sembles soupirer aussi.
» M'aimerais-tu ? . . . Je vois tes larmes
» s'échapper ! . . . » En parlant ainsi, ses pleurs tombent dans l'onde, et sillonnent les charmes de la nymphe qui tremble au milieu du crystal.
« Grands dieux ! . . . quel changement fatal !
» quel sort, ou quel caprice à mes yeux te déguise ?
» Ce n'est plus toi ! . . . » L'onde se tranquillise ;
» la nymphe reparaît. « Enfin je te revois !
» Tu me parles ! Pourquoi n'entends-je pas ta voix ?
» Ce que tu dis paraît si tendre !
» Il est doux de se voir, mais plus doux de s'entendre.
» Si près de toi ! comment en suis-je séparé ?
» Viens appaiser l'ardeur dont je suis dévoré !
» Viens ; je brûle d'unir mon ame avec la tienne.
» Quoi ! tu me tends les bras ? Ah ! vole dans mon sein..
» ... Approche, approche encore, et donne-moi la main.
» Tu fuis ? Hélas ! ta main semblait chercher la mienne ;
» et quand je vais sous l'eau la saisir, à l'instant
» elle s'évanouit, et m'échappe en tremblant.
» Non, tu ne m'aimes pas, je le vois ; ton sourire,
» tes yeux, tes soupirs sont trompeurs.
» Je brûle, je languis, je succombe, je meurs ! . . .
» Hélas ! tu me donnes des pleurs !
» Tu m'aimes donc ? . . . et tu veux que j'expire ! »

Il dit, et déja la pâleur décolore son front. Ses graces se flétrissent, son œil s'appesantit, et ses larmes tarissent.

Il dépérit comme la jeune fleur
qui, des feux du printemps en naissant desséchée,
prête à s'épanouir, meurt la tête penchée.

Echo, témoin du sort de son amant,
répond à ses soupirs jusqu'au dernier moment.
« Adieu ! dit-il. -- Adieu ! soupire-t-elle !
-- Je t'aimais. -- Je t'aimais, dit la nymphe fidèle.
-- Et même, en ce moment, où tu causes ma mort,
je t'aime encor ! » Echo répond : je t'aime encor !

Le soir, en descendant des montagnes, les Oréades apperçurent le corps immobile de Narcisse.

Sa tête, le long du rivage,
reposait entre les roseaux.
Ses yeux éteints, fixés sur le miroir des eaux,
semblaient encore y chercher son image.

A cette vue, les nymphes, vengées de ses mépris, versent des larmes amères, et accusent l'Amour de les avoir trop exaucées. Elles se dispersent dans toute la contrée, et rassemblent à grands cris leurs compagnes, pour célébrer les funérailles de Narcisse. Les nymphes, couronnées de cyprès, s'avancent lentement vers la rive fatale; mais elles y cherchent en vain le corps de celui qu'elles regrètent; elles n'y trouvent à sa place qu'une fleur nouvelle, composée de

feuilles jaunes et blanches, à laquelle elles donnent le nom de Narcisse, nom qu'elle a depuis conservé. Les anciens consacrèrent cette fleur aux Euménides, et en couronnèrent les urnes et les tombeaux.

Quelques auteurs, qui, sans doute, avaient alors des correspondances avec l'autre monde, assurent qu'en entrant dans la barque de Caron, l'ombre de Narcisse se pencha sur les bords pour s'admirer dans les eaux du Styx : ils ajoutent que, depuis son passage, elle parcourt sans cesse les rivages de ce fleuve pour s'enivrer du plaisir de s'adorer. Ah! si l'on conserve ce goût chez les morts, après l'avoir eu chez les vivants,

Sur les rives du Styx que d'antiques Laïs,
de coquettes aux traits vernis,
aux sourcils peints à neuf, aux trésors réblanchis,
que d'abbés rubiconds, que de courtisans blêmes,
idolâtres de leur beauté,
à deux genoux devant eux-mêmes,
s'adorent pour l'éternité!

Depuis la mort de Narcisse, Echo s'est retirée dans les vallées profondes et dans les grottes solitaires. Là, dès qu'elle entend soupirer une bergère trop tendre, elle se

plaît à répéter ses soupirs qui lui rappèlent sa triste aventure. Mais si, le moment d'après, elle entend des chants d'allégresse, elle en répète gaîment le refrein, soit par une suite de l'inconstance naturelle à son sexe, soit pour faire diversion à sa douleur.

Pan, toujours amoureux de cette nymphe, crut souvent reconnaître sa voix. Il l'appelait en gémissant; et, attiré par ses réponses plaintives, il la cherchait nuit et jour au fond des bois. Enfin, lassé de poursuivre cet objet invisible, instruit d'ailleurs par ses infortunes amoureuses, il en conclut que l'amour était la plus folle des vanités humaines, et finit par vivre en paix, c'est-à dire, sans femme et sans maîtresse.

Ce Dieu, adoré et redouté dans les campagnes, avait, dit-on, la puissance de semer à son gré l'épouvante. Les Gaulois qui, sous la conduite de Brennus, leur chef, avaient pénétré dans la Grèce, étant sur le point de piller le temple de Delphes, furent tout à coup frappés d'une si grande terreur, que, sans être poursuivis, ils prirent tous la fuite. Cette terreur soudaine fut attribuée au dieu Pan; et l'on appèle

encore terreurs Paniques toutes celles dont la cause est inconnue et subite.

On prétend qu'au moment où les géants escaladaient le ciel, Pan voyant l'effroyable Typhon prêt à l'emporter d'assaut, conseilla aux Dieux de se sauver en Egypte sous la figure de divers animaux; qu'il prit lui-même celle d'un bouc, et qu'en récompense d'un si noble stratagême, il fut transporté au ciel, où il forme le signe du Capricorne, signe assez analogue à la nature de ses amours. Le culte de Pan n'ensanglantait point ses autels; on lui présentait pour toute offrande du lait et du miel.

Les auteurs s'accordent à croire que Pan était le dieu de toute la nature. Les anciens, après avoir divinisé tous les détails de l'univers, en déifièrent l'ensemble, et adorèrent le grand PAN, ou le grand TOUT. Réfléchissant ensuite que ce tout était animé par un principe caché, ils adorèrent ce principe sous le nom de Psyché ou Ame, et marièrent cette divinité avec Cupidon, c'est-à-dire, qu'ils unirent le moral et le physique de l'amour, et que de cette union

ils firent naître la Volupté. Cette allégorie me paraît aussi juste qu'ingénieuse :

Pour être heureux, il faut sentir.
Si les sens nous donnent la vie,
le sentiment nous donne le plaisir.
L'amour n'est qu'une frénésie
qui s'éteint avec le desir;
le vrai bonheur est bien moins de jouir
que d'aimer toujours son amie.

LETTRE LI.

Consolez-vous, belle Emilie;
consolez-vous si, quelque jour,
votre cœur un moment s'oublie.
Vertus, pudeur et modestie,
n'étouffent point la sympatie
qui règne au terrestre séjour.
Chacun doit aimer à son tour;
les uns au matin de la vie,
et les autres sur le retour.
La loi d'aimer fut établie
pour les Dieux mêmes : mon amie,
lisez l'histoire de l'Amour.

Dans un royaume inconnu régnait un prince tout-puissant, car il était aimé de tous ses sujets. Son épouse partageait avec lui leur amour. Elle n'avait point, à la vérité, donné d'héritier à la couronne, mais elle avait mis au jour une fille qui, dans un âge encore tendre, unissait à tous les trésors de la beauté naissante, tous les charmes de l'esprit et du cœur. On la nommait Psyché.

Sa beauté n'était pas encore
une beauté parfaite ; mais,
en la considérant de près,
on sentait qu'elle allait éclore.
Elle avait à peine compté
quatorze printemps. A cet âge
on sait qu'en naissant la beauté
nous présente à la fois fraîcheur, timidité,
sourire ingénu, doux langage,
confiance, naïveté,
innocence, enfin tout, et promet davantage.

Promettre est un grand point lorsque l'on tient déjà.
Sitôt qu'une belle commence,
on se peint en secret les charmes qu'elle aura,
et l'on embellit ceux qu'elle a
du coloris de l'espérance.

Ainsi, en admirant Psyché telle qu'elle était, et plus encore en imaginant ce qu'elle devait être, on en vint au point de la comparer à Vénus elle-même. Je ne vous dirai point que la déesse en fut outrée de dépit : vous l'avez déjà deviné.

Psyché avait deux sœurs aînées dont je dois vous parler.

Fières par habitude, et coquettes par goût,
d'esprit très-ordinaire, et d'humeur très-jalouse ;
c'étaient de ces beautés qu'on rencontre par-tout,
qu'on n'aime point, mais qu'on épouse.

On vantait au loin leurs trésors ;
non ces trésors dont la nature
orne l'esprit, pare le corps,
et de Vénus enrichit la ceinture ;
mais des trésors de ce métal
auquel on donne sur la terre
une valeur imaginaire,
qui pour un peu de bien y fait beaucoup de mal.
Cependant en formant à peu près un total
de leur âge, de leur naissance,
ITEM de leur dot, tout compris,
nos sœurs étaient pour des maris
deux figures de convenance.

Aussi convinrent-elles à deux Princes voisins, qui suivant l'usage, les épousèrent, de concert avec leurs créanciers.

Cependant les graces de Psyché se développaient de jour en jour. Après l'avoir comparée à Vénus, on osa la préférer à la déesse ; on lui éleva même un temple ; et la fille de l'Océan vit croître l'herbe dans son sanctuaire, tandis que l'encens destiné à son culte fumait sur les autels de Psyché. Elle en conçut une jalousie dix fois plus ardente que celle qui dévore le cœur des mortelles ; et prenant l'Amour par la main : Vois-tu, mon fils, dit-elle, l'indigne rivale que ce peuple donne à ta mère ? Ah ! par

ce sein qui t'a nourri, par ces bras maternels qui soutinrent ton enfance, mon cher fils, venge mon outrage; perce-là de tes traits; qu'elle brûle d'un amour insensé pour le plus vil de tous les êtres. L'orgueilleuse, sans doute, prétend me détrôner. Abaisse sa fierté, confonds ses projets, et sauve mon empire pour conserver le tien. Elle dit, s'envole sur son char de nacre, et laisse son fils en présence de l'ennemi. A l'instant l'Amour saisit son arc, tire de son carquois un trait empoisonné, et le pose sur la corde tendue; mais son œil, en le dirigeant, rencontre un regard de Psyché.

Regard vif, mais plein d'innocence,
regard qui va chercher le cœur,
regard voilé par la décence,
et tempéré par la douceur.
L'Amour frappé s'arrête, il soupire, il balance;
l'arc et le trait, sans qu'il y pense,
échappent de ses mains; il se sent attendrir.
Non, ma mère, dit-il, je ne puis t'obéir.
Pardonne! cet effort surpasse ma puissance.
Si tu veux que mes traits exercent ta vengeance,
fais-toi des ennemis que je puisse haïr (1).

(1) Corneille, tragédie d'Horace, acte premier, scène première.

A ces mots, il détend son arc, remet le trait dans le carquois, s'éloigne lentement, et retourne souvent la tête pour considérer Psyché qui ne l'apperçoit pas, et ne se doute pas même qu'il existe.

Quoi! se disait-il, c'est par moi seul que tout aime dans la nature, et je suis le seul qui n'aime pas; je suis la source du bonheur, et le bonheur m'est étranger!

Mortels, ce doux poison dont l'effet vous enchante,
vous est préparé par mes soins;
ah! de votre ivresse touchante
puisque je suis l'auteur, je veux goûter au moins
la coupe que je vous présente.

Dès ce moment, Cupidon s'abandonna au sentiment que lui inspirait Psyché, et conçut l'espoir d'être son époux. Mais cet espoir ne pouvait se réaliser qu'à l'ombre du mystère: si Vénus en était instruite, Psyché, sans doute, était perdue. L'Amour crut donc avoir besoin de conseil.

Sur son projet, il consulta,
non point la déesse MUTA (1),

(1) Muta ou Tacita, déesse du Silence, chez les Romains. Il existait encore chez eux une autre déesse

Qoiqu'il rendît justice à sa délicatesse.
Mais, de sa part il craignait un éclat,
car il soupçonnait la déesse
de n'avoir point l'esprit de son état.

L'Amour alla trouver le Sage Harpocrates, fils d'Isis et d'Osiris, et dieu du Silence :

Il tient les grands secrets, les sublimes travaux,
renfermés dans les grandes ames
et des sages et des héros.
D'un triple mur d'airain son autel est enclos.
Pour ne point profaner son auguste repos,
dans la première enceinte on fait asseoir les dames.
Cependant la plupart ayant à concerter
des projets de galanterie,
de médisance ou de coquetterie,
jour et nuit pour le consulter,
viènent en foule dans son temple.
Le Dieu ne leur répond qu'en les prêchant d'exemple.
Mais il s'agit de l'imiter.

L'Amour, en entrant dans le sanctuaire, vit un dieu jeune, mais d'une figure sévère, assis sur un trône ombragé d'un arbre dont les feuilles ressemblent à la langue qui doit taire les secrets et les fruits au cœur qui les renferme. Le Silence tient de la main

---

du Silence nommée ANGERONIOR ; elle avait la bouche cachetée.

gauche

gauche un cachet, et de la main droite, appuie un doigt sur ses lèvres fermées. Le front du Dieu est couronné d'une mitre dont la pointe se divise en deux parties égales. Devant lui s'élève un autel couvert de légumes, dont la piété des habitants du Nil lui a consacré les prémices.

Dieu puissant, lui dit le fils de Vénus; vous dont l'image révérée dans les tribunaux de Thémis, dans les conseils des rois, et dans les vestibules sacrés de nos temples, rappèle à tous les mortels la discrétion qu'ils doivent apporter dans les décrets de la justice, dans les secrets des empires, et dans les mystères de nos Dieux; vous dont l'œil pénétrant lit jusqu'au fond des cœurs, tandis que le vôtre est inaccessible aux regards de Jupiter lui-même, voyez ce qui m'amène auprès de vous, et conseillez-moi.

Alors le sage Harpocrates prenant un voile en couvrit l'Amour, pour lui faire entendre qu'il devait rester inconnu à son épouse, de peur qu'elle ne divulguât son secret. Cupidon suivit ce conseil. Je le plains; il est si doux de n'avoir point de secret pour ce qu'on aime! Aussi connaissez-

vous, Emilie, le plus tendre et le plus intime de tous mes sentiments; mais, par un phénomène bien étrange, de nous deux, c'est moi qui parle, et vous qui vous taisez.

Cependant vous devez, en tout bien, tout honneur, de mon secret me payer par un autre, et puisque vous lisez couramment dans mon cœur, me laisser quelquefois épeler dans le vôtre.

LETTRE LII.

ENVIRONNÉE des hommages d'un peuple immense, Psyché plus déesse que mortelle, arrivait à la saison de l'hyménée. Mille adorateurs composaient sa cour; aucun n'osait demander sa main.

Rivale d'une déesse,
l'encens fumait sur ses pas;
on adorait la princesse,
mais on ne l'épousait pas.
Or, sitôt que le cœur, dans la saison de plaire,
sent ce vuide inconnu qu'Hymen seul doit remplir,
la beauté ne peut, sans pâlir,
supporter le malheur d'être célibataire.

Psyché pâlissait donc tous les jours. Ses parents alarmés allèrent consulter l'Oracle. Ecoutez sa réponse :

« En longs habits de deuil conduisez votre fille
» sur un rocher désert. Pleurez, éloignez-vous.
» Là, par l'ordre des Dieux, ravie à sa famille,
» Psyché doit recevoir un monstre pour époux. »

Je ne vous peindrai pas le désespoir des

parents, et la feinte douleur des deux sœurs aînées, qui, assez mal mariées, n'étaient point fâchées de voir leur cadette plus mal encore. Cependant elles s'arrachaient les cheveux, et versaient des torrents de larmes, et qu'on ne s'en étonne pas :

L'art de pleurer est un talent
que la femme la plus novice
possède à fond, et que souvent
elle entretient par l'exercice.

Au milieu de la tristesse universelle, Psyché, soumise aux Dieux et tranquille, conservait cette pure sérénité, compagne inséparable de la vertu.

Conduisez l'innocence au bord des précipices;
étalez à ses yeux les plus affreux supplices;
son cœur est exempt de remords,
son front demeure inaltérable.
L'aspect de l'empire des morts
ne fait pâlir que le coupable.

Psyché, environnée de la pompe funèbre qui semblait la conduire au tombeau, marchait les yeux baissés, et se disait :

Je n'ai rien fait aux Dieux; que peuvent-ils me faire?
S'ils désirent ma mort, je ne puis m'y soustraire;
mais peuvent-ils la désirer?
Je n'ai vécu que pour les adorer;

J'ai mis mon bonheur à leur plaire.
Le pauvre est mon ami, le malheureux mon frère.
J'emporte leur amour et leurs tendres regrets.
Mon cœur est aussi pur que le jour qui m'éclaire.
Hélas ! plus je me considère,
moins je prévois mon sort. Je m'y résigne ; mais
je n'ai rien fait aux Dieux ; que peuvent-ils me faire ?

Cependant on arrive au rocher fatal. Là, le père de Psyché, courbé sous le poids des ans et de la douleur, lui fait ses derniers adieux. La reine, pour la dernière fois, la presse douloureusement dans ses bras maternels ; et ses sœurs, en sanglottant, versent des pleurs qu'elles avaient réservés pour cette dernière scène.

Seule au milieu de ce désert épouvantable, Psyché promène long-temps ses regards sur les rochers, les bois et les abîmes qui l'environnent. A tout moment elle croit voir sortir de ces antres l'époux monstrueux auquel elle est destinée.

Tantôt se figurant un monstre horrible, immense,
ses transports furieux, ses longs mugissements,
elle frémit et croit d'avance
expirer de frayeur dans ses embrassements.
Tantôt entrevoyant un rayon d'espérance :
ne puis-je pas, dit-elle, appaiser son courroux ?

Si ce monstre m'épouse, il m'aime ;
s'il m'aime, il cessera bientôt d'être le même ;
de me plaire il sera jaloux ;
moi je ferai tout pour lui plaire.
Je puis changer son caractère ;
l'amour peut le rendre plus doux. . . .
Je ne crois pas que j'en meure.
C'est un monstre, à la bonne heure ;
mais enfin c'est un époux.

Tandis que Psyché se livrait à ses réflexions consolantes, Zéphyre, par l'ordre de Cupidon, volait au séjour du Sommeil pour implorer son secours.

Le Sommeil repose dans une grotte (1) sombre et tranquille, située au milieu de la ville des Songes. Les habitants de cette ville en sortent par deux portes opposées, l'une, faite de corne transparente, est la porte des Songes véridiques; l'autre, d'un ivoire éclatant, sert de passage aux Songes menteurs.

Ces démons fantastiques prènent à leur gré mille figures, mille costumes différents pour aller accueillir les étrangers sur le chemin qui conduit à leur ville.

---

(1) Ovide place le Sommeil dans une grotte; Lucien dans une ville; j'ai réuni ces deux opinions.

Les Songes véridiques font voir aux sages qu'ils favorisent, les projets des hommes s'envolant en fumée ; les protecteurs de cour vendant de l'orviétan pour des louanges ; les héros, géants, en perspective, LILLIPUTIENS à quatre pas ; les astronomes tourbillonnant parmi les sphères, les mondes, les rêves et planètes, et se perdant au sein du vuide, avec les atômes ronds et crochus; les orateurs à la mode, dos à dos avec le génie, attrapant en l'air des bleuettes comme des papillons ; des poètes délicieux brodant des arabesques au tambour; des agriculteurs académiques, plantant quatre grains de blé dans quatre tasses de porcelaine, pour calculer le produit des quatre parties du monde ; des financiers, devenus pasteurs, tondant, avec des ciseaux économiques, leurs brebis jusqu'au sang, puis les abandonnant aux écorcheurs subalternes. Enfin, à travers le prisme de ses songes, qui réduit tout à sa juste valeur, le sage voit tour à tour

L'orgueil tapi sous l'humble froc,
l'amour brûlant sous la chaste étamine,
l'ambition creusant pour sa propre ruine,
la fragile vertu brisée au moindre choc,

l'esclavage assis sur le trône,
les soucis voltigeant autour de la couronne,
la véritable royauté
réduite à l'empire suprême
que l'homme exerce sur lui-même
dans une sage obscurité;
les vrais biens chez la Pauvreté,
la Pauvreté chez l'Opulence,
le faux éclat dans la splendeur,
les seuls plaisirs dans l'espérance,
les tourments dans la jouissance,
et le néant dans la grandeur.

Les Songes menteurs, bien plus nombreux que les premiers, se présentent aux simples commis sous les traits tantôt du valet de chambre, tantôt de la sultane favorite d'un commis en chef; et pour accueillir celui-ci, ils prènent le masque riant d'un contrôleur général. Ils expédient, pour les gens à projet, des brevets d'invention, des priviléges exclusifs, et leur assurent des résultats de mille pour cent. Plusieurs offrent aux filles nubiles une longue suite d'aspirants; aux femmes mariées, le convoi funèbre de leurs époux; aux veuves, les apprêts de leurs secondes noces. Ceux-ci étalent aux jeunes médecins les pestes, les épidémies, les villes et les campagnes cou-

vertes de moribonds implorant leur science divine, et leur tendant une bourse ronde qui tombe de leur main défaillante. Ceux-là montrent aux jeunes orateurs de Thémis la discorde universelle divisant les familles, des milliers de mains ouvertes pour donner ou pour applaudir, et le Pactole roulant ses flots dans l'antre de la Chicane. Quelques-uns font appercevoir aux nourrissons des Muses, des fauteuils académiques, des berceaux de lauriers, et leurs bustes de marbre noircis dans les places publiques par les siècles et par l'encens. Quelques autres réalisent, aux yeux des calculateurs et des physiciens, des bateaux qui remontent seuls le cours des fleuves rapides, des globes dirigés dans l'air contre l'air même, des chaussures pour danser sur l'onde à pied sec, des chars volants vers la lune, des quadratures de cercle, des pierres philosophales, des cabriolets qui, de leur propre mouvement, partent en poste pour l'Espagne, etc. etc. Mais parmi ces aimables imposteurs,

Il en est un, le plus flatteur de tous,
qui quelquefois à l'ami d'Emilie

offre les traits de son amie
qui lui sourit et fait mille jaloux,
Hélas! je n'oserais le croire,
ni vous consulter sur mon sort.
Oserais-je pourtant vous demander s'il sort
par la porte de corne, ou par celle d'ivoire?

LETTRE LIII.

Après avoir traversé la ville des Songes, Zéphyre arrive à la grotte profonde où repose le Sommeil, fils de l'Erèbe et de la Nuit, et frère de la Mort.

Là, sur un lit de plume oiseuse,
étendu monacalement,
le Dieu savoure mollement
une langueur voluptueuse.
Sur ses traits riants et fleuris
brille la fraîcheur printanière
d'un Chérubin, d'une Houris,
ou d'un Chanoine qui digère.

Le dispensateur du repos
dort entouré de somnifères,
de gazettes et de pavots,
d'opium et de commentaires,
de nénufar et de journaux.
Près du lit, une source pure,
sur les cailloux et la verdure
roulant son crystal argenté,
le long de sa rive fleurie,
appèle la mélancolie
et murmure la volupté.

Jamais, dans sa course brûlante,
Phébus, sur ces paisibles lieux,
n'a dardé les traits radieux
de sa lumière étincelante.
Un crépuscule faible et doux,
une lueur mystérieuse,
un demi-jour de rendez-vous,
une fraîcheur délicieuse,
tout inspire cette langueur,
cette paisible léthargie,
où l'homme rêvant le bonheur,
poursuit le rêve de la vie.
Des vains Songes autour de lui
voltige la troupe empressée,
et leurs ailes de l'eau d'oubli
semblent secouer la rosée.

Près du lit sombre où repose le Sommeil, Zéphyre apperçoit ses trois enfants (1), Morphée, Phobétor et Fantase.

Morphée tenait une poignée de pavots. Son nom signifie figure ou image, parce que, durant le règne de son père, il se présente souvent à nous sous la figure des êtres qui nous intéressent.

Dans ses déguisements, je crois
qu'il met de la coquetterie,

---

(1) On donnait au Sommeil jusqu'à mille enfants, qui, sans doute, n'étaient autres que les Songes dont il est le père, et dont la mère est l'Imagination.

car

car je l'ai vu, plus d'une fois,
se présenter à moi sous les traits d'Emilie.

Le terrible Phobétor, ou Fantôme, enveloppé de draps mortuaires, et de tristes lambeaux, porte sur un corps immense une figure blême et décharnée.

C'est le dieu des Esprits. Autrefois sa puissance
dominait un empire immense;
mais aujourd'hui son empire n'est plus
qu'un empire IN PARTIBUS.

Enfin, le troisième enfant du Sommeil, la capricieuse Fantase, ou Fantaisie, change de figure à chaque instant, rit, pleure, désire, dédaigne, va, revient, court, s'arrête, et trouble la cervelle de tous ceux qu'elle approche.

Hélas! si la Fantaisie
est fille du Sommeil, dans ce bon univers,
que de belles, mon amie,
sommeillent les yeux ouverts!

Au milieu de cette cour silencieuse, Zéphyre s'avance légèrement vers le Sommeil, soulève le noir rideau de son lit d'ébène, et entrevoit le Dieu assoupi, tenant une corne d'abondance, attribut de la paix qu'il

inspire. Zéphyre, par un léger battement d'ailes, l'éveille doucement, et lui dit :

Si, pour vous couronnant les Songes
des roses de la volupté,
l'Amour embellit leurs mensonges
des charmes de la vérité,
Sommeil, écoutez sa prière :
l'Amour qui seul fait obéir
le puissant maître du tonnerre,
qui, dans les enfers, sur la terre,
seul peut tout, ne peut endormir
les yeux d'une simple bergère.
De Psyché fermez la paupière,
et, jusques à l'aube du jour,
loin de cette belle endormie,
chassez la brûlante insomnie.

Le Sommeil se lève à ses mots, il étend ses ailes sombres, qui embrassent à la fois la moitié de l'univers ; et, guidé par Zéphyre, il arrive au rocher fatal où Psyché tremblante attend son époux. Le Dieu du repos plane sur sa tête, la couvre de pavots, et revole en silence vers son antre paisible.

Alors Zéphyre, prenant doucement Psyché dans ses bras, la porte au pied du rocher, dans un jardin délicieux, et la couche sur un gazon ombragé de myrte et

N.º 23

Zephyre prenant doucement Psyché dans ses bras
La porte au pied du rocher, dans un jardin délicieux

BIBLIOTHÈQUE CENTRALE FIRENZE

parsemé de violettes. Cet ombrage est si frais que nous ferons bien, Emilie, de nous reposer aussi ;

Et là, si vous daignez m'en croire,
interrompant cet entretien,
de Psyché, quelque temps, vous oublîrez l'histoire
en faveur de l'historien.

LETTRE LIV.

O quelle sérénité pure !
est-ce ici le séjour des Dieux ?
est-ce la main de la Nature
qui, dans ces prés délicieux,
a semé de ces fleurs l'émail sur la verdure ?
de ce palais brillant la simple majesté,
ces bosquets, ces jardins, cette grotte profonde,
le crystal même de cette onde,
tout, jusqu'à l'air, me paraît enchanté.
Il me semble que je respire
la tendresse et la volupté !
Je suis heureuse..... et pourtant je soupire !....
Que manque-t-il encore à ma félicité ?
Et qu'est-ce donc que je désire !

Ainsi parlait Psyché en s'éveillant à l'ombre d'un berceau de myrte. Après le premier moment d'extase, elle se lève ; marche vers le palais et le parcourt avec ravissement. L'architecture de l'édifice, et les riches ornements qui le décorent, portent l'empreinte d'une main divine. Cependant, au milieu de cette magnifique demeure, Psyché

ne rencontrait pas même l'ombre d'un humain.

Cette solitude profonde
commençait à la désoler :
dans le plus beau palais du monde,
on veut trouver à qui parler.

Enfin, une voix faible et tendre lui dit : Psyché, vous êtes reine de ce palais. N'ordonnez pas ; désirez seulement. Psyché désire, et tour à tour une toilette brillante, un concert divin, un festin délicieux se présentent devant elle. Servie par une cour nombreuse, elle l'entend sans la voir ; bien différente des rois qui souvent voient la leur sans l'entendre.

Le soir, cette cour invisible assiste au coucher de la nouvelle reine, et se retire.

Tout à coup, au milieu des ombres de la nuit,
les rideaux s'ouvrent à grand bruit.
Psyché sent une main, frissonne et la repousse.
« Ah ! que le monstre a la main douce !
Réfléchit-elle ; hélas ! que n'est-il aussi doux ! »
Mais une voix plus douce encore
lui dit : « Psyché, c'est moi qui vous adore
» et que l'Amour vous donne pour époux.
» Puisque le ciel le veut, dévorez-moi, dit-elle ;
» me voici. -- Moi, vous dévorer !

» moi, votre amant soumis ! moi, votre époux fidèle !
-- » Hélas ! comment puis-je espérer
» ces procédés d'un monstre?-Un monstre, quand il aime,
» tout monstre qu'il est s'embellit ;
» l'Amour embellirait la laideur elle-même.
» Le bonheur vous attend, si mon cœur vous suffit.
-- » Le bonheur ! ah ! pourquoi m'en offrez-vous l'idée ?
» et comment me prouver ce que vous m'avez dit ? »
J'ignore ce qu'il répondit ;
mais elle fut persuadée.

Le lendemain, Psyché, à peine éveillée, étend les bras et cherche son époux à ses côtés. Mais il avait disparu. Aussitôt elle visite le palais, les jardins, les bosquets et les antres solitaires, dans l'espérance d'y trouver le monstre. A chaque pas, sous chaque berceau, elle croit l'appercevoir. La pauvre Psyché se fait des monstres de tout. Enfin, épuisée de lassitude, elle s'assied sur un banc de gazon; et là, au défaut de la vue, le toucher servant sa mémoire, elle se trace ainsi le portrait du monstre qui la tourmente :

D'abord sa figure est ovale ;
des deux côtés, une faussette égale,
quand il sourit, se creuse au-dessus du menton.
Il doit me dévorer, dit-on....
Ah ! pour me dévorer, sa bouche est trop mignonne,

Ses cheveux, sur son front, forment une couronne ;
mais sont-ils noirs ou châtains ? Non ;
ni l'un ni l'autre : noirs, leur tresse
serait plus rude, et châtains, plus épaisse.
J'en conclus que le monstre est blond.
Il est blond !... De là je soupçonne
que sans doute il a les yeux bleus ;
deux grands yeux en amande, ardents, voluptueux,
qu'un double sourcil brun de son arc environne.
Comme il doit avoir un beau tein !
comme il a la peau veloutée !
comme sa poitrine agitée
exhale, en soupirant, la fraîcheur du matin !
et sa taille svelte et légère !
ses pieds pas plus grands que ma main,
sa main, celle d'une bergère ;
et de si jolis petits doigts !
et son cœur palpitant à peine
sous un sein d'ivoire ! et sa voix
aussi douce que son haleine !....
Le joli monstre que voilà !
Vous dont l'amitié me regrète,
mes compagnes, je vous souhaite
des monstres tels que celui-là.

Ces réflexions redoublèrent la curiosité de Psyché, et l'attente lui rendit la journée éternelle. Enfin, la nuit tardive ramena l'époux invisible. Psyché l'entendant approcher, lui dit :

Aimable monstre, au nom de notre ardeur
pour me prouver que j'ai du crédit sur votre ame

daignez à mes regards vous offrir Quoique femme, je suis brave, et de vous je n'aurai jamais peur.

Psyché, reprit l'époux, craignez la curiosité, elle est souvent l'écueil du bonheur. Vos sœurs sont atteintes comme vous de cette maladie. Demain elles viendront sur le rocher où vous fûtes exposée, et vous appèleront à grands cris. Si vous leur répondez, vous êtes perdue.

La pauvre Psyché, confondue de cet ordre absolu, répondit en sanglotant:

« Les maris se ressemblent tous !
» on me l'avait bien dit!... Je conviens qu'un époux
» peut demander à son amie
» quelque sacrifice léger ;
» c'est l'usage ; ..... mais exiger
» le silence d'abord!.... Voyez la tyrannie ! »

« Eh bien ! répliqua l'époux, touché de ses larmes, je vous permets de voir vos sœurs ; comblez-les même de présents ; mais défiez-vous de leurs perfides conseils. »

Dès le matin, les sœurs arrivèrent sur le rocher, Psyché les entend, et ordonne au Zéphyr de les apporter dans son palais. Après les premières caresses, les deux aînées admirent le séjour de leur cadette ; et tandis

que l'envie tout naturellement succède à l'admiration, la curiosité multiplie les questions indiscrètes :

« Quel est donc votre époux ? que dit-il, que fait-il ?
» est-il jeune, est-il beau, de face ou de profil ?
» est-il grand ou petit ? est-il froid, est-il tendre ?
» vif ou lent ? triste ou gai ? maussade ou complaisant ?
» Dites-nous tout enfin ! Voilà, quant à présent,
» le peu que nous brûlons d'apprendre. »

A tant de questions, Psyché, confuse de ne pouvoir répondre, dit à ses sœurs : Mon époux est un jeune prince qui passe tout le jour à la chasse. Puis elle les combla de présents, et Zéphyre les reporta dans le palais de leur père. Là, le cœur gonflé de rage et de dépit, elles se répétaient sans cesse :

« Quoi ! tandis que Psyché, dans cet aimable lieu,
» pour époux a peut-être un Dieu,
» nous, malheureuses que nous sommes,
» avec nos princes pituiteux,
» podagres, catarreux, quinteux,
» nous n'avons pas même des hommes !
» L'orgueilleuse ! à travers sa perfide douceur,
» n'avez-vous pas démêlé sa noirceur ?
» Elle rit de notre détresse !....
» Vengeons-nous ! vengeons notre honneur,
» et l'affront que le sort a fait au droit d'aînesse. »

La nuit suivante, l'époux de Psyché l'embrassa tendrement, et lui dit : Ma chère épouse, bientôt vous deviendrez mère d'un fils qui, si vous êtes discrète, sera immortel, et mortel si vous parlez.

-- « Eh ! quel secret par moi peut être répété ?
» Vous me les cachez tous ! -- C'est par égard, madame
» un époux qui chérit sa femme,
» ménage sa fragilité. »

Cette excuse, loin de satisfaire Psyché, ne fit qu'augmenter son dépit ; et le lendemain, ses sœurs ayant remarqué sa tristesse, elle leur en découvrit ainsi le motif :

« J'adore mon époux, et ne puis le connaître.
» Il se cache et se tait ; c'est, dit-il, pour mon bien !
» De ma discrétion vous m'en vouliez peut-être ;
» mais si je n'ai rien dit, c'est que je ne sais rien. »

Aussitôt les deux sœurs profitant de cet instant de défiance, prirent Psyché par la main, et lui dirent, avec un ton de confidence perfide :

Puisqu'il se cache, il est coupable.
-- « Coupable ? hélas ! de quoi ? -- D'un projet exécrable
» qui vous menace. -- Moi ! -- Laissez-vous éclairer :
» dès que vous serez mère, il doit vous dévorer.

-- » Il est si faible ; il sort à peine de l'enfance....
-- » Le crime est toujours fort auprès de l'innocence.
-- » Il m'aime tant ! -- L'amour est un masque trompeur ;
» et puisqu'il vous caresse, il vous trahit, ma sœur.
-- » Qui vous l'a dit ? -- L'expérience. »

Voici, poursuivirent-elles, le seul moyen de vous sauver, vous et votre enfant. Cachez près du lit nuptial ce glaive et cette lampe nocturne ; dès que le monstre sera endormi près de vous, levez-vous sans bruit, découvrez la lampe, prenez-la d'une main, de l'autre saisissez le glaive, approchez du monstre, et tranchez-lui la tête.

A ces mots, les deux charitables sœurs donnent tour à tour à Psyché un baiser d'encouragement ; puis retournant au palais de leur père, elles se disent en confidence :

» Quand on saura la chose, on ne pourra la croire.
» Quel éclat scandaleux ! quel plaisir de conter,
» dérober les détails, d'aigrir, de commenter,
» et d'enrichir le fond d'une si belle histoire ! »

Psyché, seule chargée de tout le poids de la conjuration, attendit la nuit en tremblant. Il semblait qu'elle pressentît le triste succès de cette espèce de complot que l'amour punit presque toujours à l'instant

même du dénouement. Ah ! si elle n'eût pu me consulter, comme je l'aurais guérie de cette fausse bravoure ! Car vous savez qu'à cet égard je puis servir d'exemple aux téméraires :

Depuis un mois je vous aimais,
lorsque, de vos liens, je voulus pour jamais
délivrer mon ame asservie.
J'allai, pour m'affranchir, vous braver, Emilie ;
mais, tout fier que j'étais, un regard m'étonna ;
un sourire me dit : SOYONS AMIS, CINNA,
et je m'engageai pour la vie.

LETTRE LV.

Vers le milieu de sa carrière
la nuit arrive ; tout s'endort :
le docteur sur un commentaire,
le rentier sur un coffre fort,
le calculateur sur Barème,
l'entrepreneur sur un projet,
le sermoneur sur un carême,
le ministre sur un placet,
l'orateur sur un silogisme,
l'historien sur un anachronisme ;
le poète, auprès d'un sonnet,
ronfle sur un épithalame ;
l'avare bâille en comptant ses écus,
l'astronome en lorgnant Vénus,
l'époux en souhaitant bonne nuit à sa femme.

Celui de Psyché sommeille la tête penchée sur le sein de son épouse. Alors celle-ci dégageant peu à peu ses bras entrelacés avec ceux du monstre, se glisse doucement hors du lit, et marche à tâtons vers l'endroit où elle a caché la lampe et le glaive. Elle découvre l'une et saisit l'autre. Le glaive mal

assuré étincèle dans sa main droite, à la lueur de la lampe qui tremble dans sa main gauche. En cet état, le sein palpitant, l'œil fixe et les bras étendus, d'un pied craintif elle s'approche du lit nuptial. A chaque pas, la figure du monstre varie et s'adoucit à ses yeux.

A quinze pas, c'est un jeune chasseur,
et si ce n'est Adonis ou Céphale,
ce doit être leur frère; à dix c'est leur sœur;
à huit pas c'est une vestale;
à cinq à six pas, tour à tour,
c'est un dieu, c'est une déesse;
à quatre, c'est Zéphyre; à trois, c'est la jeunesse;
à deux, c'est le Printemps; et plus près, c'est l'Amour.

Peignez-vous de Psyché l'extase et le délire,
vous qui savez tout ce qu'Amour inspire
au cœur qui le connaît pour la première fois.
Psyché près du dieu qu'elle admire,
apperçoit un arc, un carquois,
en tire un trait avec adresse;
du bout du doigt veut l'essayer, se blesse,
le laisse échapper, et soudain
brûle d'amour pour l'Amour même.
Quelle ivresse! quel feu doit embraser son sein!
Comme l'on doit aimer le dieu par qui l'on aime!
L'épouse de l'Amour, sans troubler son repos,
en s'inclinant sur lui, respire son haleine,
baise ses yeux fermés, mais les effleure à peine,

N.º 24

Peignez-vous de Psyché l'extase et le délire
Vous, qui savez tout ce qu'amour inspire.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE CENTRALE - FIRENZE

de peur d'en souffler les pavots.
Par malheur de la lampe, entre ses mains tremblantes,
sur le sein de l'époux une goutte brûlante
tombe !.... Le dieu s'éveille et s'enfuit sans retour!
Et voilà ce qu'on gagne à voir de près l'Amour.

En vain Psyché, pour le retenir, saisit son pied au moment où il s'envole, et se laisse enlever avec lui ; bientôt elle retombe, et froissée de sa chûte, anéantie de douleur, elle reçoit ces funestes adieux : « Ingrate » Psyché ! ma mère m'avait ordonné de vous » donner un monstre pour amant ; je me » suis donné moi-même ; et, pour prix de » ma tendresse, vous voulez m'ôter le jour » avant même de me connaître. Adieu, je » punirai vos perfides sœurs ; et vous, je » vous abandonne. »

Revenue de son accablement, Psyché ouvre ses yeux baignés de pleurs, mais la lumière lui est odieuse et la vie insupportable. L'œil égaré, les cheveux épars, elle court au rivage d'un fleuve voisin, s'élance et s'y précipite.

Le Fleuve avec respect la reçoit dans ses ondes.
Les Naïades, du sein de leurs grottes profondes,
sortent pour l'admirer. Dans ses bras amoureux
le Dieu la soulève et la presse ;

de ses flots argentés doucement la caresse,
et par cent détours sinueux,
cent fois revenant sur lui-même,
prolonge le bonheur d'embrasser ce qu'il aime.
Enfin au pied d'un saule, ornement de ses bords,
appercevant un lit de mousse et de verdure,
il y vient lentement déposer ses trésors
dont s'enorgueillit la nature.
Sur ces bords enchantés, depuis cet heureux jour,
les oiseaux caressants, les zéphyrs, l'onde pure,
semblent dire par leur murmure :
Ici se reposa l'épouse de l'Amour.

Psyché, ne pouvant ni supporter la vie, ni trouver la mort, s'abandonne à sa destinée, et suit au hazard le premier chemin qui se présente devant elle. Après trois jours d'une marche pénible, ce chemin la conduit à la petite ville où règne sa sœur aînée. Psyché lui annonce que l'Amour vient de l'abandonner pour épouser sa seconde sœur. L'aînée, furieuse de cette préférence, vole au palais pour en avoir raison. Aussitôt Psyché court annoncer tout le contraire à la cadette, qui, pour supplanter l'aînée de la famille, vole au palais peu de temps après elle.

Observez qu'en dépit de sa naïveté,
l'innocente Psyché, pour fuir la vérité,

a pris deux fois un détour circonflexe.
Je ne sais si c'est par oubli,
ou pour payer le tribut à son sexe;
mais je sais bien qu'elle a menti.

Déjà ses sœurs sont, l'une et l'autre, victimes de ce double mensonge. En arrivant tour à tour sur le rocher, elles appèlent le Zéphyr jusqu'ici fidèle à leurs ordres; et, croyant s'abandonner dans ses bras, elles se précipitent et disparaissent au fond de l'abîme qui environne le jardin de l'Amour.

Cependant la Renommée va trouver Vénus chez Thétis, et lui apprend que son fils est malade.

-- Malade! lui, mon fils! de quoi? -- d'une brûlure.
-- Hélas! qui l'a brûlé? -- Son épouse... -- Comment!
Mon fils est marié? sans mon consentement!
-- Oui, suivant le droit de nature.
-Eh! quelle est son épouse?-Un chef-d'œuvre des cieux
que l'on nomme Psyché. -- Grands Dieux!
cette petite créature,
après avoir usurpé mes autels,
m'ose enlever mon fils!... Je suis d'une colère!....
Tout le tiers-état de la terre
va bientôt supplanter l'ordre des immortels!

En parlant ainsi, la mère de l'Amour vole à l'Olympe. Là, elle trouve son fils souffrant et couché. Elle lui lance un re-

gard sévère; et après avoir examiné sa blessure: Je vous amène, dit-elle, un médecin qui, en peu de temps, saura vous guérir. A ces mots, l'Amour levant les yeux, apperçoit auprès de sa mère une figure béante sur un corps maigre et long.

Ce fantôme femelle, au teint blême, aux yeux creux,
est frère de la Médecine.
Le seul point sur lequel ils diffèrent entr'eux,
c'est que l'un exténue et que l'autre assassine.

Plus l'Amour considère cette pâle effigie, moins il la reconnaît. En vain parcourt-il en idée tous les lieux qu'il habite ordinairement, les boudoirs des dieux et des princes, les petites maisons des disciples de Plutus, les cellules des prêtres de Jupiter, de Junon, et sur-tout de Cypris; en aucun de ces séjours il n'a rencontré ce spectre inconnu. Enfin Vénus, pour le tirer d'inquiétude, lui dit: Mon fils, vous voyez la Diète; fiez-vous à ses soins, votre guérison est infaillible.

Vénus avait tort: l'abstinence
ne guérit point l'amour. Vous avez mis le mien
au régime de l'espérance;
ce régime-là n'y fait rien.

Donnez-lui donc quelque substance,
puisqu'il est décidé d'avance
que jamais je ne guérirai,
qu'à ses desirs enfin votre amitié se rende.
Au malade désespéré
refuse-t-on ce qu'il demande ?

LETTRE LVI.

PSYCHÉ, veuve avant d'être mère, errait au gré de sa douleur, et cherchait son époux dans tout l'univers. Durant ce pénible voyage, elle apperçoit au sommet d'une montagne un temple dédié à Cérès. Elle y porte ses pas, et adresse sa prière à la déesse: « Souffrez, lui dit-elle, que, pour » échapper aux persécutions de Vénus, je » me cache sous ces épis que la piété consacre » sur vos autels. » Cérès lui répond en soupirant:

« Je voudrais vous soustraire aux fureurs de Cyprine
» et vous cacher à ses regards.
» Elle a tort, j'en conviens; mais elle est ma cousine,
» et les cousins se doivent des égards. »

Congédiée par Cérès, la veuve de l'Amour se présente chez Junon, et lui fait la même prière. En écoutant les plaintes de Psyché contre Vénus, Junon s'écrie:

« C'est bien le cœur le plus vindicatif!
» C'est le fléau de toute ma famille!
» Mais enfin c'est ma belle-fille;
» il faut que je me plie à cet esprit rétif.
» La loi blâme d'ailleurs quiconque favorise
» aucun esclave fugitif;
» ainsi, ma pauvre enfant, Jupiter vous conduise. »

Après ce second refus, Psyché n'osa plus se présenter chez aucune déesse. Elle ne voyait dans tout l'Olympe que des sœurs, des nièces, des tantes et des cousines de Vénus, qui, tour à tour, la renverraient par des considérations d'alliance ou de parenté. Dans cette extrémité, elle prit le parti d'aller elle-même se mettre à la discrétion de Cypris, espérant, par ce trait de noblesse, exciter sa générosité.

Cependant Vénus, fatiguée de chercher en vain sa rivale, va trouver Mercure, et lui dit: « Mon frère, j'ai gravé sur ces ta-» blettes le signalement d'une esclave fugi-» tive, et la récompense promise à celui » qui me la ramènera. Allez, et publiez cet » écrit. » Aussitôt Mercure parcourt les grands chemins, les carrefours, les ports, les marchés et les places publiques, qui,

comme l'on sait, composent ses domaines, et lit à haute voix l'édit suivant:

Vénus, déesse de Cythère,
à tous les amants de la terre
SALUT! Savoir faisons que, depuis quelque temps,
certaine esclave assez jolie,
que l'on nomme Psyché: beaux cheveux, belles dents,
petits minois de fantaisie,
âge de quatorze à quinze ans,
a pris la fuite. S'il arrive
qu'un mortel, par hazard, la trouve en son chemin,
et ramène à Paphos la jeune fugitive,
en la recevant de sa main,
de sept baisers comptant Vénus lui fait promesse,
et sera le dernier de tous
assaisonné par la déesse
de tout ce qu'un baiser peut avoir de plus doux.

Soudain les mortels, avides d'une telle récompense, se mettent tous à la poursuite de Psyché. Trompés par son signalement, ils arrêtaient sur les chemins et aux portes des villes, la jeunesse et la beauté comme suspectes.

Tel fut, en ce temps-là, le caprice du sort,
qu'il devint dangereux d'être jeune et jolie,
et que vous n'auriez pu voyager, Emilie,
sans vous munir d'un passe-port.

Tandis que les hommes cherchaient Psyché

sur la terre, elle était aux genoux de Vénus, et s'abandonnait à sa générosité. Mais la déesse oubliant que le pardon est la seule vengeance digne des dieux, la faisait charger de fers, et ordonnait à ses nymphes de la frapper de verges. Au milieu de ses tourments, Psyché la conjurait d'avoir au moins pitié de son état, et de considérer qu'elle allait être mère. A ces mots, Vénus, outrée d'un nouveau dépit, s'écriait avec fureur :

« Tu ne survivras pas à ce nouvel outrage !....
» Frappez ! frappez jusqu'à la mort !
» C'est peu d'aimer mon fils, l'insolente ose encor
» me rendre grand'mère à mon âge !

En parlant ainsi, elle la frappait elle-même au visage, et déchirait ses vêtements. Mais apprenant que l'Amour, exténué par le régime de la Diète, venait de tomber en faiblesse, elle abandonne sa victime, vole à l'Olympe, prend son fils dans ses bras, le ranime contre son cœur, et passe la nuit auprès de lui. Le chagrin et l'insomnie firent pâlir la mère de l'Amour. Au jour naissant, elle s'en apperçut; et ayant fait venir Psyché : Allez, lui dit-elle, allez chez Pro-

serpine, et dites-lui de ma part: Vénus vous demande une boîte de beauté, pour réparer celle qu'elle a perdue pendant la maladie de son fils.

Psyché devait succomber dans ce message. Mais elle descendit au sombre Averne avec cette sécurité qui accompagne l'innocence, et tous les obstacles s'évanouirent sous ses pas.

Les ombres à l'envi planèrent autour d'elle,
Cerbère, en murmurant, lécha ses jolis pieds,
et l'avare Caron, deux fois dans sa nacelle,
lui fit passer le Styx sans lui dire : Payez.

Proserpine elle-même, touchée des graces naïves de Psyché, lui dit, en lui remettant la boîte de beauté : « Que Vénus est heureuse d'avoir une si aimable messagère ! J'en suis jalouse ; et si ce n'était par égard pour elle, je serais presque tentée, mon enfant, de te recommander à mon premier médecin, qui, avec une simple ordonnance, te placerait auprès de moi pour toujours. Mais Vénus m'en voudrait, et elle aurait raison. Adieu, porte-lui cette boîte, et garde-toi bien de l'ouvrir ; tu n'en a pas besoin. »

La défense aiguillonne la curiosité. Psyché,

ché, en revenant des enfers, tournait, retournait et secouait la boîte pour soupçonner au moins ce qu'elle pouvait contenir; puis elle disait en elle-même :

En vérité, je voudrais bien savoir
quelle figure peut avoir
la beauté renfermée ainsi dans une boîte....
« Garde-toi de l'ouvrir; tu n'en as pas besoin, »
m'a-t-elle dit. C'est bien honnête!....
Si pourtant je pouvais en voir un petit coin!
Sur mainte table de toilette,
j'ai vu du noir, du blanc et du rouge apprêté;
tout cela n'est pas la beauté.
De celle que je tiens si j'avais la recette,
combien j'obligerais mon sexe!.... Il est certain
que je puis, sans être indiscrète,
envier le secret d'obliger mon prochain.

Malgré cette apologie intérieure, Psyché, conservant un reste de scrupule, n'osait ouvrir la boîte; mais elle la laissait tomber par distraction, afin qu'elle s'ouvrît par accident. Enfin, l'accident n'arrivant pas assez tôt, Psyché innocemment aida un peu la catastrophe, en poussant, sans le vouloir, le couvercle de la boîte en dehors : mais au lieu d'y trouver la beauté, elle en vit s'exhaler une vapeur infernale,

qui, l'enveloppant tout à coup, la plongea dans un sommeil léthargique.

Heureusement l'Amour, alors convalescent, se promenait ce jour-là pour la première fois.

Sans doute il existe un génie
qui conduit les amants : à chaque instant du jour,
c'est lui qui sur vos pas me conduit, Emilie,
et ce fut lui, je le parie,
qui vers Psyché guida l'Amour.

Ce dieu, recueillant la vapeur mortelle dans la boîte, la referme avec soin, éveille son épouse, l'embrasse tendrement, et lui dit : Hâtez-vous, ma chère Psyché, de porter cette boîte à ma mère ; et moi, je vais supplier Jupiter de consentir à notre hymen.

Déjà Vénus, irritée de voir sa beauté flétrie, avait brisé, de dépit, trois miroirs trop véridiques ; elle en consultait un quatrième qui allait subir le même sort, lorsque Psyché lui présenta la boîte mystérieuse. Jamais la reine de Cythère n'en avait si bien reconnu tout le prix.

Tandis qu'elle la recevait des mains de Psyché, l'Amour, faible et tremblant, arrivait au palais céleste, et se jetant aux

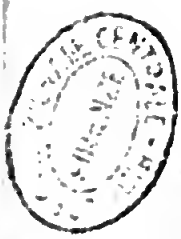
pieds de Jupiter : Mon père, s'écriait-il, ou accordez-moi Psyché pour épouse, ou laissez-moi-mourir ; car, sans elle, l'immortalité m'est insupportable. Le bon Jupiter attendri, relève son petit-fils avec une feinte sévérité. Je sais, lui dit-il ; je sais ce que je voudrais ignorer. Mon fils, la faute est grave.... — mais unique ; et quel dieu peut en dire autant ?

A cet argument direct, Jupin, faisant un retour sur lui-même, ajoute avec une bouté de circonstance : « Je consens à réparer une première erreur, pourvu qu'à l'avenir vous me juriez une sagesse... — égale à la vôtre, mon père. »

Le roi du ciel confus de l'éloge, rougit pour la première fois, assemble le conseil secret des dieux, et leur dit :

« Mon petit-fils a fait des siennes.
» Malgré son sourire enfantin,
» tel que vous le voyez, c'est un franc libertin !....
» Mais je veux que tu t'en souviennes !....
» Qu'il eût formé là-bas une inclination,
» c'était bien ; mais dame Nature
» a poussé si loin l'aventure,
» qu'il y paraît un peu, dit-on ;
» or, mes enfants, le mariage,

» étant, dans la jeune saison,
» le tombeau du libertinage,
» je suis d'avis que, pour le corriger,
» nous lui fassions épouser sa conquête.
-- » Mais, mon père, c'est déroger!
» reprit Vénus. -- Elle est d'une famille honnête,
» répliqua Jupiter. -- Oui, bon pour ces gens-là.
« Mais c'est une mortelle. -- Ah! n'est-ce que cela
» qui s'oppose à son alliance?
» En sûreté de conscience
» votre fils pourra l'épouser,
» et je me charge, moi, de l'immortaliser. »



A ces mots, les dieux applaudirent, et Vénus, réduite au silence, consentit à devenir grand'mère.

Psyché, les yeux baissés, tenant ses mains croisées sur son petit sein maternel, fut présentée aux dieux, qui admirèrent en elle la réunion intéressante des graces naïves de l'enfance et des prémices de la maternité. Jupiter la prenant par la main, lui dit en lui présentant l'ambroisie:

« Venez, Psyché, soyez ma fille.
» Recevez l'immortalité.
» Bientôt l'aimable Volupté
» doit avec vous entrer dans ma famille. »

La prédiction de Jupiter ne tarda pas à s'accomplir. Peu de temps après, Psyché

mit au jour cette aimable déesse avec laquelle, Emilie, vous m'avez un peu familiarisé. D'après les traits que j'en vais tracer, décidez si j'ai su la connaître:

Aimer pour le plaisir d'aimer;
épancher librement son ame toute entière
dans un cœur qu'on sait estimer;
d'un adorable caractère
éprouver chaque jour la douce égalité,
n'y trouver de variété
que dans mille moyens de plaire;
entre les bras de la pudeur
s'abandonner à la tendresse;
goûter avec délicatesse
le prix de la moindre faveur;
au sein du plus tendre délire,
jouir de tout, ne perdre rien,
heureux du peu que l'on obtient,
plus heureux de ce qu'on désire;
par la résistance irrité,
et retenu par la décence,
en l'économisant, doubler la jouissance,
n'est-ce pas là la Volupté?

Telle est, Emilie, la fable de l'Amour et de Psyché. Vous saisirez aisément tous les traits de cette ingénieuse allégorie, dont je vous ai seulement extrait la substance. Apulée, qui paraît en être l'auteur, vous

offrira des détails aussi multipliés qu'agréables, et notre immortel fabuliste (1), qui a composé un roman de ces aventures, vous intéressera par ces graces naïves qui n'appartiènent qu'à lui seul.

Après le divin Lafontaine,
Il était dangereux d'essayer ce tableau.
Sans doute j'aurais dû m'en épargner la peine,
pour ménager l'honneur de mon pinceau;
mais je vous aime! Amour nous mène
toujours trop loin, et nous fait tout oser.
Ce dieu m'excusera peut-être
d'avoir, avec un si grand maître,
osé presque rivaliser.
Sans être, comme lui, favorisé des Graces,
j'ai présumé, je ne m'en défends pas,
qu'après avoir cueilli tant de fleurs sur vos pas,
j'en pourrais glaner sur ses traces.

---

(1) Nous avons sur le même sujet un poème, dont j'aurais fait l'éloge, si je ne m'abstenais autant de louer les vivants que de blâmer les morts.

LETTRE LVII.

Quoi ! je vous aurai parlé de la naissance, des exploits, du culte, et des amours même de l'Amour, et je ne vous dirai pas un seul mot de l'Amitié !

Hélas ! les statues et les temples du fils de Vénus couvrent encore la terre ; ses lois se sont perpétuées jusqu'à nous ; nous les avons reçues de nos pères pour les transmettre à nos enfants, qui probablement les transmettront aux leurs. Et l'Amitié ? où sont les débris de ses autels ? qui nous a transmis ses lois ? Ses sujets, s'il en existe, osent à peine se montrer. Le culte de l'Amour est aujourd'hui la religion dominante, et les adorateurs de l'Amitié forment une secte obscure, qui n'a ni temple ni sacrificateurs.

Cependant les Grecs l'avaient divinisée. Ils l'appelaient la Divinité des grandes âmes ; mais ce titre était purement honorifique.

Les Vices couronnés des graces du bel âge,
méprisés, mais charmants, sont l'objet de nos soins,
tandis que les Vertus, avec un vieux visage,
en honneur parmi nous languissent sans témoins;
on les adore d'autant moins,
qu'on les respecte davantage.

Telle est la différence qui a toujours existé entre l'Amour et l'Amitié.

Il paraît que les Romains la consolèrent un peu de l'oubli des Grecs. Ils la représentèrent sous la figure d'une jeune fille, et je trouve qu'ils eurent raison. Quoique l'Amour préside au printemps, et l'Amitié à l'hiver de notre vie, peut-être devrait-on quelquefois donner à l'Amour les traits de l'Hiver, et à l'Amitié ceux du Printemps; car, comme nous l'apprend l'expérience,

Souvent l'Amour fait vieillir la jeunesse,
et toujours l'Amitié rajeunit la vieillesse.

L'Amitié était représentée vêtue d'une tunique, sur les bords de laquelle on avait gravé cette légende: LA MORT ET LA VIE. Le sens de ces paroles s'explique de lui-même au cœur des vrais amis.

Le premier sentiment qui vient nous enflammer,
jusques au tombeau doit nous suivre:

quand on a commencé d'aimer,
ne plus aimer c'est ne plus vivre.

Sur le front de la déesse, on lisait cette inscription : L'ÉTÉ ET L'HIVER, pour désigner sans doute que l'Amitié n'appartient pas à la jeunesse, mais qu'elle est un fruit de la raison, qui mûrit durant notre été, et dont nous jouissons dans notre hiver. Heureux, mon amie, ceux chez qui ce fruit se trouve prématuré !

La statue de l'Amitié avait le côté gauche ouvert, et de l'index de la main droite elle découvrait son cœur, au milieu duquel étaient écrits ces mots : DE PRÈS ET DE LOIN.

De loin comme de près on s'ouvre à son amie ;
qui mieux que moi doit le savoir !
en lui parlant, on croit la voir ;
on la mène, en rêvant, le long de la prairie ;
près d'un saule on la fait asseoir.
On l'entretient longuement jusqu'au soir,
de ses desirs, de ses alarmes,
de ses projets, de son espoir.
Dans ses yeux se peint-on des larmes ?
ivre d'amour et de plaisir,
on l'embrasse en idée ; et tandis que Zéphyr
emporte le baiser, avec de nouveaux charmes,
le cœur achève de s'ouvrir :
absente, on lui dit comme on l'aime ;

on lui dit comme on est aloux....
Si la belle était là, le dirait-on de même ?
Oui, j'en réponds ; tous les aveux sont doux
quand ils nous sont dictés par la tendresse :
j'irais tous les jours à confesse,
si je me confessais à vous.

La compagne ordinaire de l'Amitié était autrefois la Fidélité, qui, dit-on, accompagnait même l'Amour : QUE LES TEMPS SONT CHANGÉS !

La Fidélité, dont on confond les attributs avec ceux de la Bonne-Foi, avait à Rome, près du Capitole, un temple qui, dit-on, lui fut consacré par Numa Pompilius. La déesse était représentée les mains jointes, et vêtue d'une longue draperie blanche. C'est peut-être pour cette raison que Virgile l'appèle CANA FIDES ; d'autres prétendent qu'il a voulu, par cette épithète, désigner la vieillesse de la Fidélité, blanchie par son grand âge ; mais cette interprétation ne peut plus lui convenir aujourd'hui :

Elle dure si peu, qu'on n'a pas le temps même
de la nommer Fidélité ;
si bien que c'est en vérité
un enfant qui meurt sans baptême.

On place ordinairement au pied de cette

déesse un chien blanc ; ce symbole lui est commun avec l'Amitié. Il doit l'être en effet, puisque le chien réunit l'attachement et la fidélité.

Les prêtres de la Fidélité étaient vêtus, comme elle, d'une longue draperie blanche, qui leur couvrait la tête et leur enveloppait les mains. Nos chevaliers d'industrie doivent sentir la justesse et la force de ce dernier emblême. Ces prêtres présentaient des offrandes dans le sanctuaire de la déesse, mais ils ne souillaient point ses autels du sang des victimes.

Sur le frontispice du temple, on voyait deux mains droites qui se serraient étroitement. C'est encore ainsi que nos marchands peignent au-dessus de leur porte l'enseigne de la Bonne-Foi, comme pour offrir au public le portrait au défaut de l'original.

Les Romains nous ont laissé un autre emblême de la Fidélité ; ce sont deux Vierges qui, en se tenant par la main, se jurent une amitié fidèle.

De ce fragile engagement,
pour consolider la tendresse,
j'aurais subordonné la foi de leur serment

à la condition expresse
qu'elles auraient à part chacune leur amant.

Ces monuments érigés en l'honneur de la Fidélité ont été détruits par le temps, et oubliés par l'Indifférence. Son nom même a été rayé du style moderne, par l'Inconstance, divinité fugitive à laquelle nos contemporains rendent, par orgueil, un froid et stérile hommage. Ainsi, c'est moins la légèreté que la vanité française qui a ridiculisé le bonheur, en reléguant la Fidélité dans les siècles.

Les Dieux nous réservaient, ô ma fidèle amie!
l'honneur de rétablir son culte et ses autels.
A notre exemple enfin, puissent tous les mortels,
parcourant deux à deux le chemin de la vie
d'une sainte union savourer la douceur!
Puisse chaque Français, au terme du bonheur,
arriver côte à côte avec son Emilie!

Fin de la quatrième Partie.

2775215 A

TABLE

TABLE

ALPHABÉTIQUE

DE LA QUATRIÈME PARTIE.

	LET.	PAG.
AMADRIADES, DRIADES, QUERCULANES	48	24
AMITIE. Son culte tombé en désuétude.	57	103
Ses attributs, ses vêtements. .	*Ibid.*	104
AURORE. Son origine, ses fonctions	46	2
Amanté de Titon, mère de Memnon	*Ibid.*	4
Elle aime Céphale.	47	8
Elle enlève Orion.	*Ibid.*	14
CANENTE, femme de Picus, changée en voix.	48	28
CÉPHALE, aimé de l'Aurore, tue Procris son épouse . .	47	8

	LET.	PAG.
DIÈTE, médecin de l'Amour.	55	89
ÉCHO, nymphe éprise de Narcisse.	56	45
ÉOUS, ÉTHON, PHLÉGON, PYROIS, chevaux du Soleil.	46	3
FANTASE, divinité nocturne, fille du SOMMEIL. . . .	53	73
FAUNA, sœur et épouse de FAUNE, père des Faunes. .	48	28
FÉRONIE, divinité champêtre. Prodige sur le mont Soracte.	*Ibid.*	22
FIDÉLITÉ, la même que la BONNE-FOI.	57	106
FLORE. Son origine, son apothéose; épouse de Zéphyr. .	48	20
HARPOCRATES, dieu du Silence.	51	60
MÉLISSES, premier nom des abeilles.	48	24
MEMNON, fils de l'Aurore. Sa mort. Statue de Memnon.	*Ibid.*	4

	LET.	PAG.
MORPHÉE, fils aîné du Sommeil.	53	72
MUTA, déesse du Silence. . .	51	59
NARCISSE, aimée de la nymphe Echo . . . . . ,	50	48
Il devient épris de lui-même. .	*Ibid.*	*Ib.*
Il meurt et est changé en fleur.	*Ibid.*	50
ORÉADES, nymphes des montagnes	48	24
ORION. Sa naissance. . . .	47	14
Il est aimé de l'Aurore et de Diane, et changé en constellation	*Ibid.*	15
PALÈS, déesse protectrice des troupeaux et des prairies. .	48	23
PAN. Son origine incertaine .	50	39
Il aime Syrinx et la nymphe Pithys	*Ibid.*	40
Écho lui préfère Narcisse. . .	*Ibid.*	45
Son caractère, son culte. Terreur panique.	*Ibid.*	52

	LET.	PAG.
PHOBÉTOR, fils du SOMMEIL	53	73
PICUS, aïeul des Sylvains, changé en pivert.	48	28
PITHYS, aimée du dieu PAN, changée en pin	50	42
POMONE, déesse des fruits, épouse de Vertumne.	49	33
PRIAPE, fils de Vénus et de Bacchus	48	30
PRINTEMPS. Son cortège, son culte, son origine. . . .	*Ibid.*	18
PROCRIS Voyez CÉPHALE.		
QUERCULANES, nymphes protectrices des chênes. . .	48	29
SATYRES	*Ibid.*	28
SOMMEIL. Description de son Palais	53	71
SYRINX. Voyez PAN.		
THERME. Son caractère, son culte.	48	31

TABLE.

	LET.	PAG.
VERTUMNE. Voyez POMONE.		
VOLUPTÉ, fille de l'Amour et de Psyché. Définition de la VOLUPTE.	56	100
ZÉPHYRE, fils d'Éole et de l'Aurore, époux de Flore, et père du Printemps	48	20

FIN DE LA TABLE.

B.22.4.138

B.N.C.F.
FIRENZE